

BRUNE

ET BLONDE.

I.

DU MÊME AUTEUR :

Études sur la Bretagne,

Romans Historiques.

JEANNE DE MONTFORT (époque guerrière : — 1342).

MICHEL COLUMB, LE TAILLEUR D'IMAGES (époque des arts : 1490)

ALIÉNOR, ABBESSE DE **LOK-MARIA** (époque de la Ligue : 1524).

CONAN-LE-TÊTU (époque maritime : — 1694).

MLLE DE KERSAC (époque révolutionnaire : — 1793).

ALIX-LES-YEUX-BLEUS (mœurs intimes : — 1840).

FÉES ET REVENANTS (traditions fantastiques).

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, 1.

BRUNE

ET

BLONDE

PAR

PITRE-CHEVALIER,
Auteur des Études sur la Bretagne.

TOME PREMIER.



PARIS.
W. COQUEBERT, ÉDITEUR,
48 RUE JACOB.

1841

BRUNE.

MANUELA D'AVILEZ.

Tener su promessa, y morir.

Dar su vida por su palabra.

La palabra de l'Español es un acto sagrado.



INTRODUCTION.

Voyager avec fruit n'est pas chose aussi facile qu'on le croit généralement. Bien des gens s'imaginent qu'il suffit pour cela d'un peu d'or et de loisir : ceux-là n'ont pas été apparemment plus loin que l'auteur du *Voyage autour de ma chambre,* ou

bien ils réduisent le talent et la mission du cosmopolite au récit tel quel de ses impressions et de ses aventures. Pour arriver véritablement à *beaucoup voir et à retenir beaucoup*, pour connaître et faire connaître complétement les contrées que l'on a entrepris de parcourir, il faut une somme de facultés et de connaissances diverses, effrayantes à énumérer. Que de choses, en effet, à découvrir ou à deviner, à discuter ou à juger, à comprendre ou à sentir sur la moindre portion du globe! Le sol et ses productions, le pays et ses habitants, le gouvernement et ses institutions, la religion et ses formes, l'histoire et ses souvenirs, l'art et ses monuments, le caractère national et ses variétés, la société et ses mœurs, ses usages, ses

lois ; le sang et les races, et leurs nuances infinies, le costume et ses modifications innombrables, etc. ; l'homme qui voyage, non-seulement pour son instruction et son plaisir, mais encore pour l'instruction et le plaisir des autres, ne doit-il pas étudier, apprendre, expliquer toutes ces choses ? Et pour arriver à les expliquer avec une compétence réelle, ne faut-il pas une présence d'esprit et une perspicacité auxquelles rien n'échappe, une patience à toute épreuve, et une érudition en quelque sorte universelle ?

A des conditions si difficiles, nous dira-t-on, il n'existerait pas de véritables voyageurs.

Nous répondrons par l'énonciation d'une qualité de plus, faite pour suppléer, chez le

voyageur, à ce qui lui manquerait de celles que nous exigeons de lui. Nous voulons parler de cette qualité indéfinissable qui s'appelle le sentiment chez l'artiste, le goût chez l'homme du monde, la coquetterie chez la femme, le flair chez le chasseur, et qui constitue essentiellement le connaisseur, en toute chose. Cette qualité peut-être ne tient pas moins aux sens qu'à l'esprit, car elle se compose de perception autant que d'intelligence; et voilà pourquoi elle peut se comparer, entre autres analogies, au flair spécial du chasseur. Un voyage, en effet, ressemble un peu à une chasse. On y suit, dans les choses et les faits, la piste du vrai et du nouveau, comme on suivrait celle du gibier dans la plaine; et de même qu'un bon chasseur ne bat point

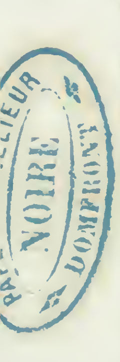
un champ sans y faire lever tout ce que son arme peut atteindre, de même un voyageur habile ne parcourt point un pays sans fixer d'abord ses yeux et son attention sur tout ce qui mérite d'être vu. Cet heureux instinct s'applique aux grandes choses comme aux petites, et c'est ainsi qu'il remplace, dans l'occasion, les connaissances et les facultés les plus importantes. Il est, du reste, évidemment fort rare; aussi ne doutons-nous point que les véritables voyageurs n'aient une vocation comme les poëtes et les prêtres. Ceux qui ne ressentent pas cette influence secrète parcourraient le monde entier sans en rapporter rien; pareils à ces idoles dont parle le psaume, qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne

point entendre, un nez pour ne point sentir.

Une condition dernière, qu'il n'est pas permis d'omettre dans la physiologie du voyageur, c'est celle de la richesse. Voyager n'étant pas autre chose qu'observer, plus on observe de haut, mieux on voit : voilà qui est clair comme le jour.

Or, nous ne vous avons dit tout cela que pour arriver à dire ceci encore : c'est que nous avons l'avantage de posséder un ami qui réunit toutes les conditions d'un parfait voyageur. Notre ami, Z***, que sa modestie ne nous permet pas de désigner autrement, est un touriste d'autant plus remarquable qu'il ne publie ni ses *Mémoires,* ni ses *Impressions,* ni ses *Aventures ;* il se contente de les raconter à ses intimes, parmi lesquels nous avons le

bonheur d'occuper un rang précieux; et, comme il aime autant à conter que nous aimons à l'entendre, comme, au reste, il a parcouru trois fois les deux hémisphères, nous ne connaissons pas de relations imprimées qui vaillent ses simples récits, et nous trouvons, littéralement, qu'il parle mieux que les livres.



Le dernier pays visité par notre ami Z*** est l'Espagne, où il a passé dix années entières, de 1830 à 1840. De 1830 à 1840! c'est-à-dire la transition de la vieille Espagne à la nouvelle! Quel admirable sujet d'études et d'observations! Quelle heureuse combinaison de contrastes sans exemple! Voyez un peu : parti des Pyrénées au commencement de 1830, notre voyageur parcourt l'Espagne de Ferdinand VII dans toutes

les directions. Il la traverse depuis Bayonne jusqu'à Grenade, en passant par Madrid, Cordoue, Séville, Cadix, et en revenant par Gibraltar, la Barbarie, Tanger, pour rentrer aussitôt par Cadix. Il voit l'Andalousie, cette merveille qu'on ne verra plus. Il admire ce peuple de Séville, plus élégant qu'aucune cour d'Europe. Il rêve devant l'Escurial, l'Allhambra et le Généraliff. Il contemple ces paysages de Grenade, que tous les Maures de la Barbarie pleurent encore, en demandant chaque soir au ciel une seule grâce : celle de les revoir avant de mourir ! Il visite non-seulement les villes, mais les campagnes ; non-seulement les rues, mais les maisons; non-seulement les hôtelleries, mais les familles; et au milieu de cette nation si

souvent transformée et toujours si incomparable, il retrouve et reconnaît tour à tour l'Espagne du Cid et celle de Cerventer, celle de Lesage et celle de Beaumarchais, celle de Philippe II et celle de Murillo, la vieille Espagne, enfin, plus chevaleresque, plus noble, plus catholique, plus fière et plus belle que nous ne la faisons dans nos rêves, après avoir lu Caldéron et les *Romanceros!* Et quand il l'a ainsi surprise et saisie sous toutes ses faces et dans tous ses détails, voilà qu'au moment où il détourne la tête, la révolution et la guerre civile se précipitent sur elle et viennent la renverser à jamais! De sorte que personne ne pourra plus voir le théâtre magique dont la toile s'est irrévocablement abaissée derrière notre touriste,

comme si la dernière représentation de la vieille Espagne eût été donnée expressément pour lui seul ! De sorte, enfin, qu'il n'existera plus rien de cette Espagne du Cid, aux yeux du monde actuel et à venir, si ce n'est le portrait que le voyageur ou ses compagnons en rapporteront à leur retour ; — portrait fatal et précieux, pris au lit de mort du modèle, comme les images de ces femmes divines d'autrefois, qui se faisaient peindre en madones par les maîtres, avant de quitter la terre pour retourner au ciel... Mon Dieu ! oui, pour nous, poëtes et romanciers, comme pour tant d'autres, l'Espagne du Cid est remontée au ciel, ainsi que la Fornarine, ainsi que la Ferronière, ainsi que la Joconde, ainsi que toutes les grandes choses qui ont fait

en leur temps l'admiration des hommes! Mais il nous reste les toiles de Raphaël, de Léonard de Vinci... et les récits de notre ami Z***.

Jamais, nous le demandons, voyageur fut-il plus curieux à entendre? jamais conteur fut-il dans une position plus avantageuse? Dans tout ce qu'il peut dire de cette vieille Espagne tombée devant lui, notre ami n'a pas même un démenti à craindre, une comparaison à redouter. Le moyen de vérifier la ressemblance d'un portrait sur un original qui n'a plus de vie!

Qu'est-ce donc, lorsque le voyageur, à côté de cette vieille Espagne abattue, montre cette nouvelle Espagne qu'il a vue surgir? lorsqu'il met cette grande ombre et ce corps naissant en conflit,

sur le forum révolutionnaire ou dans le champ clos de la guerre civile? Pendant neuf ans, notre ami Z*** a suivi d'un œil attentif cette lutte fantastique des deux Espagnes, semblable au combat de Jacob avec l'esprit nocturne. Entre les mille histoires qu'il nous a racontées à ce sujet, et que son obligeante modestie nous permet de publier, celle qui suit nous a paru la plus intéressante par l'énergique simplicité de ses détails, et par une heureuse opposition du caractère espagnol et du caractère français. Puissions-nous reproduire le récit de l'éloquent touriste assez fidèlement pour ne pas démentir les éloges que nous avons donnés à son talent de narrateur!

MANUELA D'AVILEZ.

Première Partie.

LA FIESTA DE LAS ESPIGAS.

I

La Fête des Epis.

Pañola est un petit village de la Vieille-Castille, situé dans l'étroite partie de cette province, dont la fertilité contraste avec la sécheresse du reste. Véritable oasis dans un désert aride, paysage de l'Andalousie caché dans les steppes de la Sierra, Pañola est un

jardin délicieux, et peut-être unique au monde, où la nature semble avoir travaillé, sous l'inspiration d'un grand botaniste et d'un grand peintre, pour réunir sur le même point du globe toutes les richesses et toutes les beautés de la création. Vous venez de traverser cinquante lieues sans rencontrer un arbre, sans apercevoir le moindre filet d'eau roulant sur des cailloux; tout à coup vous arrivez au milieu de bois, de moissons et de fleurs de toute espèce, rangés sur des gradins de rochers mousseux, comme dans une serre pittoresque et colossale. Ici les liéges aux formes variées, aux branches pendantes, se mêlent à l'éclatante verdure des caroubiers, aux pâles oliviers croissant par groupes, aux longues allées d'aloès blanchâtres; là, chaque massif d'arbustes est entouré de touffes de cystes blancs à larges fleurs, semblables aux plus éblouissants

magnolias du Nouveau-Monde. Des collines entières sont couvertes d'une plante fleurissant couleur de lilas, et jetant une gomme aromatique qui embaume l'air d'un parfum tout méridional. Les routes qui aboutissent à Pañola traversent des champs de lavande odorante et de fraisiers en arbres, environnés d'ormes et de charmes au feuillage bleuâtre, où s'entremêlent les branches bizarres du nopal, espèce de corail végétal fort commun en Castille. Dans toute cette végétation luxuriante, règne une fraîcheur qui rappelle les vallons de la Normandie. Des cascades perpétuelles arrosent de petits bois de frênes et d'ormeaux ; le pampre jette ses bras luisants du sommet des grands arbres, ou pend en guirlandes festonnées au flanc des roches et des ravins; enfin l'atmosphère est remplie de cette poussière violette et parfumée, qui a fait dire si juste-

ment de l'air du Midi : qu'il se voit et se sent tout ensemble.....

Dans la maison la mieux située au centre de ce charmant paysage, à l'extrémité sud-ouest du village de Pañola, c'était fête, le 25 août 1838, et la joie s'y manifestait avec une véhémence tout espagnole. On achevait, par un temps superbe, la moisson des blés, qu'on venait de recueillir et de porter en grange, au bruit de mille acclamations. Tous les habitants du village avaient pris part à ce joyeux travail; et, la journée finie, on avait élevé dans l'aire un trophée des dernières gerbes, autour desquelles, suivant un usage immémorial, les garçons et les filles en grande tenue dansaient au son des guitares et des castagnettes. Cela s'appelait la Fête des Épis : *la Fiesta de las Espigas.*

Tout le monde ne se réjouissait pas, cependant, dans la petite maison de Pañola, et

il eût suffi, pour y trouver le chagrin à côté de l'allégresse, de passer de l'aire où éclatait le bruit, à une salle basse où régnait le silence.

Dans cette salle, ouverte sur le théâtre des danses et regardant plus loin toute la campagne, deux hommes silencieux se trouvaient réunis, par des motifs aussi différents que l'étaient leurs âges.

Le premier, assis près de la petite table d'un buffet gothique, était un vieillard qui avait passé la soixantaine, mais qui était cassé par les fatigues plutôt que par les années. Sa tête vénérable, couronnée de cheveux blancs, s'inclinait sur sa poitrine avec une majesté patriarcale. Sur son front ridé, mais serein, dans ses traits contractés, mais dignes, dans le regard toujours vif de ses yeux à peine affaiblis, on devinait une de ces puissantes et belles natures méridionales,

dont l'âme ne vieillit point en même temps que le corps, et chez qui la verdeur énergique de la jeunesse se concilie encore avec la bonhomie des derniers ans. La seule faiblesse de ce patriarche devait résider dans ses jambes, dont l'une s'étendait devant lui d'un air assez invalide; et le digne homme avait sans doute besoin du secours du bâton recourbé, qui se trouvait placé à sa gauche comme un meuble indispensable. Le costume du vieillard était moitié campagnard et moitié militaire. Il se composait d'un justaucorps à basques, couleur de tabac d'Espagne, d'un petit manteau de la même nuance, vêtement essentiel de tout Castillan, d'une ceinture de laine rouge, faisant deux ou trois fois le tour du corps, et d'un haut-de-chausse qui avait, à coup sûr, vêtu un guerrier avant de couvrir un hobereau, à en croire la coupe mesquine du drap et la bande

écarlate qui était censée le décorer. Le chapeau, suspendu près du personnage, était d'une petite forme ronde, finissant en pain de sucre, avec un bord étroit relevé tout autour et entouré de ganses et de rubans flétris.

Ce vieillard, qui avait servi dans les armées royales, était le señor don Pedro Riaz de la Sarga, pauvre et noble comme tous les Castillans, à cette différence près que sa noblesse était aussi réelle que sa pauvreté. Descendant d'une famille déchue depuis des siècles, le petit manoir de Pañola était son dernier château, et les champs qui l'entouraient son dernier domaine. Mais on sait qu'en Espagne pauvre n'est point synonyme d'indigent, pas plus que cultivateur ne veut dire homme du peuple, et le señor Pedro était plus riche avec sa maisonnette et son petit enclos, que maints hobereaux de notre pays avec leurs terres et leur castel.

Par une habitude de son ancienne vie, à laquelle les périls du temps l'avaient fait revenir, le vétéran royaliste était occupé à nettoyer un poignard et à charger des pistolets, qu'il maniait avec une certaine volupté guerrière, et avec une dextérité étonnante pour son âge.

Le jeune homme qui lui tenait compagnie, était son cinquième fils, don Stefano Riaz de la Sarga, formant toute sa famille pour le moment, tandis que les quatre autres étaient à l'armée de don Carlos. Stefano de la Sarga, superbe garçon de vingt ans, était l'hidalgo le plus accompli de Pañola, de l'aveu de toutes les belles filles du pays. C'était le véritable type espagnol dans toute sa grâce et toute sa fierté : un teint basané ou plutôt doré par le soleil; de grands yeux noirs fendus en amandes, et jetant un regard calme et brûlant; des traits réguliers, encadrés dans un

ovale parfait; des cheveux noirs comme l'aile du corbeau, frisant légèrement autour du col; et une figure armée de cette expression d'orgueil national qui fait reconnaître un Castillan parmi tous les peuples du monde! Ce dernier trait de la physionomie de Stefano avait même quelque chose de farouche, assez désagréable à voir; et quiconque l'eût aperçu pour la première fois eût pu le croire vindicatif ou dissimulé...

Le costume du jeune homme était ce célèbre habit de fête de tous les Espagnols, connu sous le nom d'habit de *majo,* et dont la richesse proverbiale a fait dire à plus d'un voyageur qu'il n'y a pas de prince en Europe vêtu comme un simple paysan de la Castille. De tous les hommes civilisés, en effet, le *majo* andalou ou castillan est celui dont le vêtement coûte relativement le plus cher. Stefano Riaz portait une veste de drap noir, très-

courte, ornée de ganses et de nœuds de rubans de soie de même couleur, et garnie d'une broderie en frange de soie, noire aussi, du plus joli effet et du meilleur goût. Entre les deux revers de cette veste, doublée d'une étoffe de soie jaune, une chemise brodée, à col rabattu, se voyait à travers l'ouverture d'un petit gilet à boutons dorés; une cravate en sautoir, agrafée dans un anneau d'or, pendait sur la poitrine. La culotte courte, en tricot de soie noire, était attachée à la jarretière par une ganse terminée en gland. Une peau jaune, très-fine, composait les souliers, recouverts à demi d'une guêtre de cuir également jaune, s'écartant à la moitié du jarret pour laisser voir des bas de soie blancs. Ajoutez à cela l'ancien filet espagnol, qui n'est plus porté que dans les cérémonies; complétez la coiffure par un feutre noir, à petit bord relevé sous une longue plume, et

vous aurez une idée exacte du costume de fête ou plutôt de la parure du *majo* de Pañola.

En endossant un tel habit, véritable livrée du plaisir, les habitants de la Castille déposent habituellement leur gravité pour s'abandonner à toute l'ivresse de la joie. Tel n'était point le privilége de Stefano Riaz, dont la sombre tristesse contrastait avec l'éclat de ses vêtements.

Debout, près d'une fenêtre ouverte sur l'aire, à quelque distance du vieux Pedro, tenant négligemment de la main gauche un bouquet de jasmin à moitié flétri, et s'appuyant de la main droite à l'embrasure de la croisée, il regardait d'un œil mélancolique les moissonneurs danser avec les jeunes filles, et ne répondait aux provocations qu'on lui adressait en passant, que par de tristes ho-

chements de tête ou des sourires plus tristes encore.

De cinq minutes en cinq minutes seulement, ses yeux jetaient un éclair, et sa bouche un soupir. C'était lorsqu'une certaine danseuse, plus jolie que les autres, s'approchait de la fenêtre, et qu'il croyait sentir le vent rapide de sa mantille ou le doux parfum de son bouquet effeuillé.

— Qu'elle est jolie! se disait-il alors en la suivant du regard.

Et afin de la voir plus longtemps, il s'accoudait languissamment à la croisée.

— Don Stefano! dit tout à coup le vieillard, qui remarquait depuis quelques instants la préoccupation de son fils.

— Comme ils s'empressent tous autour d'elle! poursuivit le jeune homme, sans rien entendre.

— Don Stefano! reprit plus haut le señor don Riaz.

— C'est qu'elle danse avec tant de grâce! ajouta le beau rêveur, plus sourd que jamais.

— Don Stefano! cria le vieux Castillan de sa plus forte voix.

Et, arraché enfin à sa contemplation, le *majo* dit indifféremment, en retournant la tête :

— Ne m'avez-vous pas appelé, mon père?

— Mais... oui, repartit Pedro en souriant; et tu t'en aperçois un peu tard! A quoi songes-tu donc si profondément, mon fils ?

— A quoi je songe? A rien; je regardais nos moissonneurs danser autour des gerbes.

— Si tu ne songeais à rien, mon ami, tu imiterais les moissonneurs, au lieu de les regarder.

— Je n'ai pas le cœur à la danse! soupira

le jeune homme, en s'éloignant de la fenêtre.

— Et pourquoi cela ?

— Je ne sais.

— Alors, dit le vieillard en lui-même, je commence à savoir, moi ! Tiens, mon ami, reprit-il tranquillement, remets à leur place ce poignard et ces pistolets.

Don Stefano prit les armes et les considéra pour se donner une contenance. Puis, saisissant cette occasion de changer l'entretien :

— Vous pouvez vous vanter, mon père, dit-il avec un sourire affecté, qu'il n'y a pas de grenadier dans l'armée royale qui soigne ses armes comme vous soignez les vôtres.... Les eaux du Tage, au soleil de midi, n'ont pas un éclat plus pur et plus vif !

— Les armes d'un vieux soldat sont ses bijoux, mon fils ! répondit don Riaz avec

une exaltation militaire ; celles-ci reluisaient moins qu'aujourd'hui quand je les portais, sous les ordres de Ferdinand, contre les ennemis de la monarchie espagnole. Je n'avais pas le loisir de les nettoyer, alors, entre les batailles du jour et les marches de la nuit ! Maintenant que cet instrument d'invalide les a remplacées dans ma main tremblante, continua-t-il en prenant son bâton, il faut bien que je me console de ne plus pouvoir les employer moi-même, en les tenant du moins en état d'être employées par un autre. Car, en ces mauvais temps de guerre civile et de querelles de partisans, tout Castillan qui ne peut pas se battre pour son roi et son pays doit avoir sous la main de quoi défendre sa famille et son foyer. Mais, reprit-il, s'apercevant de sa digression, tu m'as entraîné bien loin de ce que je voulais te dire. Suspends ces armes à la

muraille, regarde-moi... là... et écoute-moi bien !

Stefano obéit le plus lentement possible, et s'approcha du vieillard avec embarras.

— Que voulez-vous me dire, enfin, mon père ? demanda-t-il en maniant les ganses de sa veste.

— Je veux te dire, répliqua Pedro, qui le toisa en souriant de la tête aux pieds, je veux te dire à qui tu ressembles depuis quelques jours, avec tes airs mystérieux et farouches, tes rêveries taciturnes et tes soupirs sans fin...

— Je ne vous comprends pas...

— Si fait !

— Je ne vois pas cependant que je sois plus rêveur et plus silencieux qu'un autre; j'ai fait la moisson gaiement, tout le jour; j'ai dansé longtemps avec les moissonneurs et

les filles de Pañola... Je me réjouis depuis ce matin comme tout le monde... Voici mon bouquet de fête, qui ne m'a pas quitté de la journée.

— C'est vrai, dit ironiquement don Riaz; mais regarde un peu dans le miroir le sourire que tu fais en disant cela ?

— Je vous assure...

— Je t'assure, moi, que tu ressembles, à s'y méprendre, à ton digne père...

— A vous!...

— Non pas à moi, tel que me voici, avec ma couronne de cheveux blancs et ma jambe à la réforme; mais à moi, tel que je me suis vu, il y a quelque quarante ans, lorsque j'étais amoureux de la charmante dona Paquita de Hombrez, avant qu'elle fût devenue ma femme.

— Amoureux! balbutia Stefano, vous pensez que je suis amoureux?

— Je ne le pense pas, mon fils, je le vois, je le sais, j'en suis sûr; et je n'ai à ce sujet qu'un reproche à te faire : c'est de n'avoir pas commencé par me le dire.

Don Pedro s'approcha du jeune homme, les deux mains tendues avec bonté, et don Stefano se laissa tomber dans ses bras, en disant :

— Mon père, vous allez tout savoir!

Tous deux s'assirent alors près de la petite table, en rapprochant leurs chaises autant que possible; et tandis que les danses des moissonneurs se ralentissaient dans l'aire, au moment où le soleil s'abaissait tout en feu derrière le village, le majo épancha dans le sein du vieillard le naïf et tendre secret qui pesait à son âme.

II

Le Secret du Majo.

— Il est vrai, mon père, dit Stefano, j'ai depuis un mois dans le cœur un amour incurable. Il y a ici une jeune fille dont la pensée me distrait de toute autre pensée, dont l'image efface jusqu'au souvenir de ma mère, dont la vue me fait oublier le

monde entier, vous-même quelquefois, mon père, et j'en demande pardon à Dieu! Si je n'adresse plus la parole à personne, c'est que le nom de cette jeune fille me vient seul sur les lèvres, et que je n'ose le prononcer; si je ne me sens plus de courage à rien, c'est que je ne connais rien qui vaille un regard de ses yeux, ou un mot de sa bouche; c'est que je donnerais ma vie pour ce mot ou ce regard, s'ils pouvaient m'annoncer qu'elle m'aime!

— A merveille! mon fils; à merveille! interrompit don Pedro, souriant dans son attendrissement; voilà, par Notre-Dame! comme j'étais à ton âge; et voilà comme doit être tout Espagnol qui a du cœur! J'ai toujours vu que ceux qui sont les plus amoureux sont aussi les plus braves, pourvu que le motif de l'amour soit légitime.

— Oh! mon père, quant à cela...

— Je m'en rapporte à toi, mon ami, je m'en rapporte à toi! Aussi, avant de te demander qui tu aimes, je te promets de ne mettre à ton mariage que trois conditions.

— Lesquelles? dit vivement Stefano, comme si les paroles qu'il venait d'entendre devaient calmer toutes ses inquiétudes.

— D'abord, reprit l'hidalgo villageois, sur le ton d'un grand d'Espagne parlant à son fils aîné, la femme qui recevra ton nom t'en apportera un aussi noble et aussi pur que celui des Riaz de la Sarga; noblesse et honneur valent mieux que richesse, mon fils, et, tout ruiné que je suis, je n'exige pas d'autre dot.

— Ensuite?

— Ensuite elle sera la digne fille d'un sujet dévoué de notre roi Charles V, et

d'un fidèle défenseur de la monarchie des Espagnes.

En prononçant ces mots sacrés, le vieillard s'inclina respectueusement, non sans être imité par le jeune majo, qui souleva légèrement son chapeau sur sa tête.

— Enfin? demanda l'amoureux, impatient d'entendre le dernier mot.

— Enfin, acheva don Riaz avec solennité, vous jurerez tous les deux ensemble, le jour de vos fiançailles, que si la mort (cela peut arriver tous les jours) enlevait un des quatre fils que j'ai à l'armée royale, tu prendrais à l'instant ces armes (il montra le poignard et les pistolets suspendus près d'un énorme fusil), et quitterais sans balancer Pañola, pour aller remplacer ton frère...

— Les deux premières conditions sont toutes remplies, dit Stefano, et je me chargerais dans l'occasion de satisfaire à la troi-

sième. Mais, malheureusement, il en est une dont vous oubliez de parler, et qui ne dépend, en effet, ni de vous ni de moi. Il faut que je sois aimé pour être heureux, et je ne crois pas que je sois aimé, mon père!

— Tu ne crois pas? s'écria fièrement don Pedro; je voudrais bien voir, par exemple, qu'une fille de ce village s'avisât de dédaigner la main de Stefano Riaz de la Sarga!

— Je ne sais si elle dédaignerait ma main, mais je sais qu'elle semble redouter mon amour; car elle évite avec soin mes regards et jusqu'à mon attention; elle ne me permet pas de lui adresser la parole, de peur que mon aveu ne passe de mes yeux à mes lèvres.

— Baste! dit le vieux Castillan d'un ton gaillard, c'est sans doute que tu n'oses pas toi-même ouvrir la bouche; c'est que tu

effrayes la belle avec tes airs de bandit qui médite un mauvais coup. Les jeunes filles, vois-tu, mon ami, ne haïssent point les amoureux qui soupirent; mais elles aiment aussi les amoureux qui parlent, et ce n'est que pour les mieux écouter qu'elles font d'abord la sourde oreille.

— Oh! s'écria le jeune homme en joignant les mains, si je pouvais seulement penser qu'elle m'entendrait sans colère...

— De la colère! allons donc, enfant! est-ce que l'amour offensa jamais une jolie fille. Voyons, mon jeune hidalgo, continua le vieillard en regardant son fils avec orgueil, commençons dès aujourd'hui notre cour à cette sévère maja, et d'abord changeons, s'il vous plaît, d'allure et de physionomie; relevons hardiment cette belle tête et ces grands yeux noirs; posons une main sur cette hanche dégagée, et balançons, de l'au-

tre, ce chapeau à plume élégante; puis parlons d'amour noblement et à haute voix, comme nous savons si bien parler de guerre et de courses de taureaux, et nous verrons alors si la señora la plus difficile et la plus dédaigneuse ne sera pas bientôt trop contente de cesser de l'être avec notre seigneurie. Le reste me regarde, mon fils, et tu peux compter, nos conditions remplies, que la noce ne se fera pas attendre... Eh bien! vive Dieu! qu'en dis-tu? cela ne vous déride pas un peu, *my señor dolorido?*

— Si, mon père, dit Stefano en souriant avec mélancolie. Puisse le ciel vous inspirer et permettre que vous ne vous trompiez pas!

— Ah çà! reprit le vieillard avec vivacité, il ne me reste plus maintenant qu'à savoir le nom de ma future belle-fille...

Le jeune homme allait prononcer ce nom qui faisait déjà trembler ses lèvres émues, lorsqu'un grand bruit, élevé tout à coup dans l'aire, vint interrompre l'entretien au point le plus intéressant.

III

L'émeute villageoise.

Tous les moissonnéurs, suivis de leurs danseuses, se précipitaient pêle-mêle vers la maison.

— La *maja!* la *maja!* criaient-ils tous ensemble, il nous faut la *maja!*

En un clin d'œil, la salle basse fut remplie par ce concours bruyant et animé.

Tous les nouveaux venus portaient des costumes plus ou moins richement calqués sur celui de Stefano; les uns avaient à la main des guitares, les autres des castagnettes; la plupart s'appuyaient sur de longs bâtons sans écorce, terminés en fourches et ornés de rubans de toutes couleurs.

Chacun portait au côté gauche de sa veste un bouquet de jasmin pareil à celui du majo.

Les jeunes filles, en corsages de soie noire, en basquines courtes, en bas rouges et en mantilles, agitaient toutes des castagnettes, et entraient dans la maison en valsant avec leurs danseurs...

Quand cette joyeuse foule eut entouré don Pedro Riaz, les cris : La maja! la maja! retentirent de plus belle, et la voix paisible du vieillard ne couvrit pas sans peine toutes ces voix réunies :

— Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'y a-t-il? demanda le Nestor villageois à son tumultueux auditoire.

— La maja! continuèrent à crier les plus turbulents.

— La maja... ou la mort! ajouta un plaisant, tant soit peu aviné.

— Voyons, reprit don Riaz, expliquez-vous; voulez-vous parler de ma nièce Manuela?

— Oui! oui! répétèrent toutes les voix.

— Eh bien! est-ce qu'elle n'est pas avec vous, mes amis? Je croyais que c'était elle que vous fêtiez tout à l'heure.

— Certainement, répondit un des chefs de l'émeute, nous la promenions en chantant sur la dernière gerbe.

— Elle s'est même laissée faire très-volontiers, ajouta un jeune hidalgo.

— Et jusque-là, ça marchait parfaitement, dit un autre.

— Mais, continua un troisième, c'est au plus beau moment que tout s'est gâté, quand nous avons voulu procéder à la cérémonie du *Choix de la Maja.*

— Ah! ah! dit Pedro en souriant, la petite Navarraise a fait la scrupuleuse?

— Elle s'est révoltée comme un démon, et a déclaré que cette cérémonie ne la regardait point.

— Je la reconnais là! observa le vieillard. Mais lui avez-vous bien expliqué ce que c'est que le *Choix de la Maja?*

— Nous lui avons dit tout ce qu'il était possible de dire : que c'est un usage consacré à Pañola, le jour de la Fête des Épis, qu'après avoir promené la fille de la maison sur

la dernière gerbe, les jeunes gens du village qui sont amoureux d'elle, viennent lui présenter leurs bouquets, chacun à son tour ; qu'elle doit choisir entre eux celui qu'elle autorise à demander sa main, en gardant le bouquet de celui-là seulement, après avoir rejeté ceux de tous les autres ; que, si elle se refusait à la loi commune, elle serait disgraciée à jamais dans le pays, et qu'il serait interdit à tout honnête hidalgo de lui faire la cour, sous peine de se voir tympanisé d'importance... Aucune de nos raisons n'a pu la convaincre, aucune de nos menaces l'effrayer. Elle a déclaré qu'habitant Pañola depuis huit mois seulement, elle n'était pas forcée d'adopter nos usages ; qu'elle verrait, à la moisson prochaine, si elle se soumettrait au *Choix de la Maja*. Bref, elle a trouvé le moyen, tout en nous payant de belles paroles, de s'élancer de la gerbe où nous l'a-

vions assise, et de nous échapper par la petite porte de la grange.

— Voyez la sauvage! dit gaiement Pedro, qui, en vieillard de bonne humeur, prenait fait et cause pour les jeunes gens; mais aussi, mes amis, ajouta-t-il, convenez d'une chose, c'est que vous êtes des galants bien peu adroits de ne pas savoir retenir à vous tous une jolie fille. Il fallait du moins courir après elle, et remettre promptement la main sur votre proie.

— C'est bien ce que nous avons fait, par Notre-Dame! Mais rattrapez donc un oiseau sans avoir des ailes! Elle a volé pendant que nous marchions, et nous a jeté au nez la porte qui conduit ici... Elle doit être là! poursuivit le paysan qui parlait pour les autres, en désignant une chambre fermée à la droite de don Riaz. Nous avons fait gar-

der toutes les issues qui pourraient lui livrer passage, et nous venons la réclamer près de vous, señor Pedro, pour exercer nos droits en votre présence, et la forcer de faire son *Choix de Maja* dans toutes les règles.

— Vous avez entièrement raison, mes enfants, répondit le vieillard avec la gravité d'un juge... Vous allez être satisfaits à l'instant même, ajouta-t-il en cherchant des yeux don Stefano. Puis, l'ayant aperçu plus pensif que jamais derrière un groupe chuchotant de jeunes moissonneuses :

— Mon fils, lui dit-il, va chercher ta cousine dans cette chambre; c'est au majo de faire ici les honneurs de la maja; si Manuela refusait de venir à ta prière, tu lui dirais que c'est moi-même qui la fais demander.

— J'y vais, mon père, dit Stefano après un moment d'hésitation.

Puis, s'arrêtant tout à coup près de la porte, comme si la mission lui eût décidément répugné :

— Je ne trouverai peut-être pas ma cousine dans cette chambre? fit-il observer avec embarras.

— Vous la trouverez! elle y est! nous en sommes sûrs! s'écrièrent une vingtaine de voix qui ne comportaient pas de réplique.

— Mais, reprit ledélégué récalcitrant, si elle ne voulait pas me suivre de bon gré?...

— Elle le voudra! interrompit don Riaz d'un ton qui décida Stefano à ouvrir la porte.

— A la bonne heure! dirent les hidalgos enchantés, en prodiguant au vieillard des remercîments énergiques.

Le plaisant, qui avait déjà égayé l'assemblée, jeta son chapeau en l'air en criant :

— *Viva lo buonito senor Pedro!*

Et aussitôt, répété par acclamation, ce cri ébranlait tous les échos du lieu, lorsque Manuela, conduite par don Stefano, fit, en baissant les yeux, son entrée dans la salle.

IV

Le Choix de la Maja.

Manuela était, comme l'avait dit son oncle, une enfant de la Navarre, fille d'une sœur de don Riaz et d'un hidalgo laboureur et royaliste comme lui. Elle avait quitté Tafalla, sa bourgade natale, à la mort de son père et de sa mère, victimes de la guerre

civile qui désolait cette contrée; et le vieux Pedro l'avait fait venir, non sans péril, jusqu'à Pañola, où il se plaisait à la traiter en fille chérie, en attendant qu'il pût la marier avec convenance et honneur.

L'origine de Manuela aurait pu se lire sur sa figure, moins castillane que toutes celles qui l'entouraient; mais pour être douée d'une beauté moins majestueuse, elle n'en possédait que des grâces plus délicates.

Agée de dix-huit ans à peine, et arrivée tout juste à son entier développement, elle avait un de ces visages où la finesse se mêle à la candeur, et où les passions les plus profondes se trahissent par des contractions nerveuses, sous cette apparence d'insouciance enfantine, si souvent trompeuse dans les jeunes filles. Ses cheveux, d'un noir luisant, étaient groupés simplement autour d'un large peigne; elle avait le front couvert

d'un léger duvet vers les tempes et illuminé d'une faible lueur au-dessus des sourcils. Ses yeux, d'une vivacité caressante et de la même couleur que sa chevelure, donnaient à sa physionomie une harmonie enchanteresse, complétée par un rapport non moins séduisant entre l'éclat perlé de ses dents blanches et les vives étincelles de son regard. La bouche, petite, sérieuse et mignonne, le menton fuyant insensiblement vers un cou de cygne, les joues nuancées d'un rose imperceptible et transparent, s'encadraient à merveille dans l'ovale parfait de la tête, à laquelle la courbure prononcée d'un nez fortement aquilin prêtait un profil aussi énergique que la face était calme et douce. Ce qu'il y avait de plus espagnol chez Manuela était sa taille, à la fois svelte et ronde, ferme et agile, digne de rivaliser avec les plus beaux torses andalous.

Le costume de maja, qui faisait valoir cette naïve beauté, était plus riche et plus brillant peut-être que celui de Stefano Riaz.

La mantille de dentelle noire, jetée en arrière par-dessus le peigne, ajoutait encore, par contraste, à la blancheur satinée des épaules. Le corsage, en velours brun, dessinait la taille et la poitrine avec cette voluptueuse exactitude dont la coquetterie espagnole a seule le secret. Relevée gracieusement sur les hanches, la basquine de soie noire descendait, à plis étroits, jusqu'à mi-jambes, laissant voir complétement les bas et la chaussure, partie non moins essentielle que le peigne dans toute toilette méridionale; cette chaussure se composait d'un soulier de soie noire, à peu près sans quartier, si étroit et si petit, qu'on ne pouvait le distinguer qu'à sa couleur, et invisiblement

attaché au talon par des rubans du même blanc que les bas.

Déjà fort riche, comme on voit, par la matière et par la forme, ce vêtement devenait tout à fait luxueux et recherché par la quantité de rubans, de ganses, de franges, de broderies et de fleurs dont il était presque entièrement couvert.

En revoyant le charmant trésor qu'ils s'étaient laissé ravir si malheureusement, les jeunes moissonneurs poussèrent une exclamation de joie, et saluèrent Stefano et sa cousine du bruit de toutes leurs castagnettes réunies.

— Manuela, dit Pedro à sa nièce, en lui prenant la main, je vous ai excusée auprès de nos villageois du mauvais tour que vous leur avez joué. C'est à vous maintenant de leur faire réparation de bonne grâce, en vous soumettant à une vieille coutume qui

est de rigueur ici comme la dîme. Voyons, ne tremble pas ainsi, mon enfant, et entre gaiement dans ton rôle... Tu es la fille de la maison, la maja; il y a parmi les braves Castillans qui t'entourent, des amoureux qui prétendent à ta main. Ils vont te faire leur hommage dans la formule consacrée, en t'offrant les bouquets de jasmin qu'ils portent sur le cœur. Il doit y en avoir un parmi eux que tu distingues secrètement, et l'on t'a dit comment tu dois le désigner entre tous, en gardant le bouquet qu'il t'aura présenté...

— Mais, señor don Pedro... balbutia la jeune fille d'une voix tremblante.

— Point de réclamations, mon amie, interrompit doucement le vieillard. C'est pour se marier qu'on est jolie, par Notre-Dame! et pour trouver un fiancé beau et brave, tendre et fidèle, tu es trop heureuse de n'a-

voir ici que l'embarras du choix... Ce choix, d'ailleurs, est parfaitement libre, tu le vois; celui qui sera favorisé ne t'épousera point dans les vingt-quatre heures! Il ne te prendra pas, comme nos rois prennent leurs reines, sans te faire la cour et sans t'habituer à lui. Tout au contraire, mon enfant, ton choix ne fera que lui donner le droit d'achever de te plaire, de te prouver son amour et de mériter ta main.

Manuela essaya de renouveler ses timides réclamations; mais l'imperturbable don Riaz lui ferma pour la seconde fois la bouche, et fit signe aux jeunes gens de commencer la cérémonie à laquelle il semblait tenir autant qu'eux-mêmes.

La plupart des jeunes hidalgos qui étaient dans la salle prirent alors de la main droite les bouquets de jasmin qu'ils avaient au côté, et la maja put se convaincre, en les

comptant d'un coup d'œil, qu'elle avait autant de prétendants qu'il y avait de jolis garçons devant elle.

Manuela était debout, près de son oncle, à l'une des extrémités de la pièce. A sa droite et à sa gauche étaient groupées les jeunes moissonneuses, admirant sans envie la reine de la fête, et lui formant une gracieuse cour. En face, se tenaient les jeunes rivaux qui allaient déclarer leur amour, et qui se lançaient l'un à l'autre des regards de jalousie secrète. Debout et immobile, derrière eux, don Stefano promenait un œil mélancolique autour de la salle. Les joueurs de guitares et de castagnettes, réunis devant la porte, préludaient doucement à la scène qui se préparait; et sur ce tableau, digne du pinceau de Léopold Robert, le soleil à moitié couché à l'horizon jetait un rayon calme et solennel.

Le premier hidalgo qui sortit des rangs était un grand jeune homme au teint coloré. Il s'avança d'un pas ferme vers la maja, et lui fit son compliment en ces termes :

— Je suis don Geronimo Caldaros ; j'ai vingt-six ans, vienne la fête de Noël. J'ai laissé dire dans le village que j'étais difficile à marier, parce que j'attendais la plus belle maja ; la plus belle maja, c'est vous, Manuela d'Avilez. Voulez-vous mettre sur votre cœur ce bouquet qui a été sur le mien ?

Don Geronimo présenta son bouquet à la jeune fille, qui le prit en rougissant, et le laissa tomber.

— Il est refusé ! il est refusé ! chuchotèrent les assistants, pendant que le grand jeune homme rentrait dans la foule et qu'un second en sortait pour prendre sa place.

— Je suis don Juan Ribeira, dit celui-ci d'un ton dégagé. Ma mère prétend que je

suis le meilleur garçon de Pañola, et mon père que je suis le plus riche ; il dépend de vous, dona Manuela, que je sois le plus heureux. Voulez-vous mettre sur votre cœur ce bouquet qui a été sur le mien ?

— Refusé ! murmurèrent de nouveau les assistants, en voyant le jasmin glisser à terre sans être retenu par la maja.

Un troisième s'avança à son tour, accueilli par un sourire général. C'était le plaisant en gaieté que nous avons déja vu dans la fête, joli cavalier, d'ailleurs, mais un peu négligé dans ses manières.

— Perle de Pañola, dit-il à la jeune fille, d'un air agaçant, vous me connaissez depuis que vous habitez ce village, et vous savez pour qui je soupire nuit et jour. Je vous aime autant que le vin de Xérès et de Malaga. Voulez-vous mettre sur votre cœur...

Il s'interrompit en voyant choir son bou-

quet au milieu d'un éclat de rire, et, prenant gravement par la main le quatrième concurrent qui lui succédait :

— Puisque je ne suis pas de votre goût, maja, reprit-il, je vous assure que vous avez tort ; mais voici après moi mon cousin don Baldicas, qui, à mon défaut, sera justement votre affaire.

Le nouveau soupirant, couvert de rubans, de soie et de velours, s'avança en disant d'une voix solennelle :

— Je suis don Henrique Baldicas, y Malacas, y Casticas, y Salpicas, descendant du fameux Cid Campéador ! Voulez-vous, dona Manuela d'Avilez, y Perez, y Bermudez, mettre sur votre cœur ce bouquet qui a été sur le mien ?

Don Baldicas, y Malacas, y Casticas, y Salpicas fut renvoyé, malgré la recommandation de son prédécesseur et sa propre no-

blesse, et dix autres le remplacèrent avec le même succès.

Les bouquets de jasmin pleuvaient aux pieds de la jeune fille, et tout autour d'elle déjà le parquet en était couvert. Les disgraciés se multipliaient tellement, qu'ils ne pouvaient plus cacher leur confusion dans la foule. Les assistants se parlaient vivement à voix basse, tandis que les joueurs de guitare, étonnés, oubliaient de faire résonner leurs instruments. Le vieux Pedro, tour à tour inquiet et souriant, se demandait pourquoi sa nièce était si sévère, puis il se disait qu'elle en avait bien le droit; et les prétendants qui restaient encore, avec leurs bouquets à la main, se regardaient d'un air d'hésitation et osaient à peine entrer dans la lice.

Il s'en trouva cependant trois encore qui, plus téméraires que les autres, s'avancèrent vers la maja.

Les deux premiers ne furent pas même entendus jusqu'au bout, et tous les yeux se fixèrent avec intérêt sur le dernier. Manuela le laissa débiter son compliment, prit son bouquet qu'elle considéra avec une pitié coquette, et l'envoya, en poussant un soupir de soulagement, rejoindre l'amoureux trophée qui jonchait la terre.

Un grand murmure alors s'éleva dans la salle parmi les hidalgos stupéfaits.

— Tous refusés! tous! s'écrièrent assistants et prétendants... C'est une indignité; cela ne s'est jamais vu!

— Au fait, dirent quelques malicieuses jeunes filles, pourquoi choisirait-elle contre son gré, si aucun de ses amoureux ne lui convient?

Et deux partis allaient se former aussitôt pour et contre la maja, lorsque don Riaz,

s'avançant vers sa nièce, imposa silence à tous en lui adressant la parole.

— Ah! çà, mon enfant, lui dit-il, avez-vous bien songé à ce que vous venez de faire?

— Oui, mon oncle, repartit dona Manuela avec assez de fermeté. Ne m'avez-vous pas dit que j'étais entièrement libre?

— Libre... de choisir, sans doute; mais non de renvoyer tous les concurrents. — La maja baissa les yeux sans répondre.

— Pardon, mon père, il en reste encore un! dit alors don Stefano Riaz, au milieu du silence.

— Où est-il? demanda vivement tout le monde.

— C'est moi! répliqua le majo, en prenant son bouquet de jasmin.

Une exclamation de surprise sortit de toutes les bouches ; dona Manuela tressaillit si violemment, qu'elle fut obligée de s'appuyer au bras de son oncle, et don Pedro, plus étonné encore que tous les autres, courut précipitamment à son fils.

— Comment ! Stefano, lui dit-il avec joie, c'est ta cousine que...

— Oui, mon père, répondit le jeune homme ; c'est elle que j'aime !

— A la bonne heure ! dit le vieillard en ouvrant de grands yeux.

— Je comprends maintenant pourquoi notre maja était si difficile, ajouta-t-il intérieurement, ce n'est pas sans doute l'appétit qui manquait à la friponne, mais elle attendait que le meilleur morceau fût servi...

Tout en raisonnant ainsi, don Pedro re-

prit sa place auprès de Manuela, et au milieu des témoignages d'un intérêt général, au bruit entrecoupé des guitares et des castagnettes, don Stefano, pâle d'émotion, s'avança vers sa cousine....

V

Le dernier bouquet.

— Dona Manuela, je vous aime ! dit simplement Stefano à la maja, voulez-vous mettre sur votre cœur ce bouquet qui a été sur le mien ?

Le jeune homme avait prononcé ces mots avec un accent si doux et si expressif, le

geste par lequel il offrait les fleurs symboliques était si suppliant et si passionné, il y avait tant de crainte et d'espérance dans le regard qu'il tenait levé sur sa cousine, qu'une émotion sympathique se communiqua à toute l'assistance, et que des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Pedro et de la jeune fille.

— Gardez le bouquet, Manuela, gardez-le! signifièrent à la fois tous les regards de la foule, sans en excepter les concurrents de Stefano.

Quelques voix même osèrent articuler ces paroles pour interpréter hautement l'opinion commune, et le son léger des castagnettes et des guitares, de plus en plus ralenti, ressembla aussi à une prière mystérieuse.

La maja, non moins pâle que son cousin, prit le bouquet d'une main tremblante.

Elle le considéra quelque temps avec une sorte de complaisance.

Elle fit un mouvement pour le jeter à terre.

Elle s'arrêta brusquement pour le regarder encore.

Enfin elle le laissa tomber en détournant la tête.

VI

Quel est donc ce mystère?

— Et lui aussi, Santa Maria! s'écria tout le monde avec un étonnement douloureux.

La musique cessa brusquement de se faire entendre; un bruit de voix confuses lui succéda dans la salle; des mouvements

divers agitèrent la foule des moissonneurs, et Stefano se jeta, éploré, dans les bras de don Riaz.

— Quand je vous disais, mon père, s'écria-t-il, quand je vous disais que j'aimais sans espoir!...

— Mon enfant! mon pauvre enfant! balbutia d'une voix étouffée le vieillard frappé au cœur.

Puis se tournant vers la maja, sans cesser de presser son fils contre sa poitrine :

— Manuela! lui dit-il avec une poignante amertume, vous n'êtes pas seulement sévère, vous êtes impitoyable! Quand vous êtes venue, il y a huit mois, du fond de la Navarre, orpheline abandonnée; quand je vous ai reçue ici avec joie et traitée comme la fille de la maison, j'étais loin de penser que vous

apporteriez chez moi la douleur et le désespoir... Mais enfin, vous n'êtes pas obligée de ressentir pour mon fils l'amour que vous lui avez inspiré... bien involontairement, sans doute... Vous êtes entièrement libre, comme vous dites... Et, puisque cette liberté ne doit vous servir qu'à faire des malheureux de ceux qui vous chérissent...

Il s'interrompit, ne pouvant plus contenir ses pleurs, et il inclina sa tête blanche sur celle du jeune homme...

— Mon pauvre Stefano!... dit-il en l'embrassant avec effusion... Mais allons, reprit-il aussitôt d'une voix plus ferme, ne parlons plus de cela, et tâchons d'avoir du courage; oublie que tu as aimé ta cousine, mon ami!...

— Jamais! murmura le majo, jamais, mon père!...

— Souviens-toi seulement, ajouta le vieillard avec bonté, en voyant Manuela cacher dans ses deux mains son visage inondé de larmes; souviens-toi toujours qu'elle est ta cousine.... ta sœur.... comme je n'oublierai jamais, quoi qu'il arrive, qu'elle est ma nièce.... ma fille...

— Oui! s'écria Manuela, qui couvrit de baisers la main de son oncle, oui, votre fille, Pedro! ne craignez pas que je cesse jamais de mériter ce titre; et ne me condamnez pas dans votre cœur comme une ingrate, avant d'avoir entendu ma justification...

— Votre justification? répéta Stefano, qui accueillit ce mot comme une lueur d'espérance.

— Que voulez-vous dire, ma nièce? reprit don Riaz : parlez, je vous écoute...

La maja regarda autour d'elle avec hé-

sitation, et ouvrit plusieurs fois la bouche sans prononcer une parole.

— Señor Pedro, dit-elle enfin, c'est un secret que j'ai peut-être eu tort de ne pas vous avouer déjà, et que je pourrai confier à vous seul si vous voulez bien le permettre...

— A moi seul? répondit le vieillard étonné ; soit, mon enfant, je suis à vous, à l'instant même.

Et saisissant avec empressement la main de Manuela, il fit signe aux assistants de l'excuser, à son fils de reprendre courage, et entra dans la chambre avec la tremblante jeune fille, tandis que la foule des moissonneurs s'écoulait en chuchotant...

— Un secret qu'elle ne veut confier qu'à

mon père !... dit lentement Stefano, quand il fut seul dans la salle...

Et, après avoir contemplé d'un œil rêveur la porte par laquelle venait de disparaître sa cousine :

— O Notre-Dame de Pañola, patrone de cette maison ! ajouta-t-il en s'agenouillant devant une Vierge placée au-dessus de cette porte; donnez-moi le courage d'attendre l'éclaircissement de ce mystère, et, s'il ne devait pas me rendre l'espoir, guérissez-moi de mon amour !....

Puis, ayant appelé un valet de grange pour fermer et garder le logis, le jeune homme alla respirer au sommet des collines, dont l'ombre commençait à descendre sur le village...

Le ciel n'était plus éclairé que par les reflets rouges du soleil, empreints sur

les derniers nuages du couchant; le vent du soir promenait dans l'air attiédi le parfum des jasmins et des orangers en fleur, et l'on n'entendait plus d'autre bruit dans Pañola que des sons perdus de guitares ou de castagnettes, mêlés parfois au retentissement faible et lointain des grelots de quelques mulets attardés.

VII

L'Amour castillan.

Quand don Stefano rentra à la maison, il trouva son père et sa cousine dans la salle basse. Manuela tressaillit en l'apercevant, et n'osa pas lever les yeux sur lui; puis, prenant un prétexte pour rentrer dans sa chambre, elle s'éloigna après avoir embrassé son oncle.

Resté seul avec don Riaz, Stefano le regarda quelque temps encore avant de lui adresser la parole ; et, s'approchant de lui avec une curiosité mêlée d'angoisse :

— Eh bien, mon père, demanda-t-il, vous n'avez rien à me dire ?

Don Pedro tendit silencieusement une main, dans laquelle le sombre jeune homme laissa tomber la sienne.

— Un seul mot, mon père, reprit Stefano avec une brusque impatience : Manuela peut-elle m'aimer ? et puis-je devenir son mari ?

— Mon ami, répondit don Riaz, tout n'est pas désespéré !... Un jour viendra, peut-être, où tu pourras reparler d'amour à Manuela ; et tu sauras alors le secret dont je ne veux pas t'accabler aujourd'hui ; tu le

sauras quand il n'aura plus rien de cruel pour toi !

— Consolation d'usage, dit Stefano avec un sourire ironique. Je vous en remercie pourtant, mon père; car je sais qu'il ne tient pas à vous de me consoler autrement.

Il fit trois tours dans la salle d'un air farouche, jeta un regard de reproche à la Vierge qu'il avait implorée en vain, s'arrêta quelques minutes devant la porte de la chambre de sa cousine; puis, sortant tout à coup de ce calme forcé pour s'abandonner au désespoir le plus convulsif:

— Oh ! je suis maudit! je suis maudit ! s'écria-t-il en courant par la salle et en tordant ses bras sur sa tête.

Puis, il arracha les ornements de son costume avec une fureur qui doublait l'énergie de ses imprécations; il prit son chapeau à

plume, et le jeta loin de lui avec les glands de son filet. Après quoi, il revint accabler Pedro de questions et d'instances pour lui arracher, bon gré, mal gré, le secret de Manuela.

— Il faut oublier Manuela et son secret, mon fils, dit le vieillard; il faut chasser de ton cœur jusqu'au souvenir de ton amour!

— C'est vrai, répondit Stefano, d'une voix sourde; mais c'est malheureusement impossible! Vous vous rappelez, mon père, le livre d'histoire ancienne où nous avons lu la vie d'un capitaine thébain qui s'appelait Epaminondas? Ce capitaine ayant reçu dans une bataille un javelot au milieu de la poitrine, les médecins déclarèrent que, pour soigner sa blessure, il fallait commencer par en arracher le fer; mais que cette opération pouvait coûter la vie à celui qui aurait le

courage de s'y soumettre. Or, vous savez que le capitaine s'y soumit, mon père...

— Et qu'il mourut, dit Pedro en regardant son fils.

— Eh bien, mon père, reprit don Stefano avec force, l'amour de Manuela dans mon cœur, voyez-vous, c'est le javelot dans la poitrine d'Epaminondas!

Là-dessus le jeune homme, laissant le vieillard confondu dans la salle, monta lentement l'escalier qui conduisait à sa chambre.

— Hélas! hélas! s'écria don Riaz en le suivant du regard, pourquoi Manuela estelle venue dans cette maison, et comment sortirons-nous de ce cercle fatal?...

MANUELA D'AVILEZ.

Deuxième Partie.

TENER SU PROMESSA, Y MORIR.

VIII

Un visiteur matinal.

C'était un matin des premiers jours du mois suivant, quelques instants après le lever du soleil. Une pluie fine était tombée pendant la nuit, et les gouttes d'eau restées aux feuilles des arbres étincelaient comme des myriades de perles; un vent léger qui les

roulait en passant ajoutait encore à cette fraîche illusion. Les oiseaux chantaient au bord de leurs nids, ou s'élançaient dans l'air en secouant leurs ailes. Le soleil qui montait à l'horizon, entouré de quelques nuages d'un gris pâle, avait cette physionomie particulière et voilée, qui le fait comparer nationalement, par les paysans de la Castille, au roi d'Espagne enveloppé dans son manteau. Les rues de Pañola étaient encore à peu près désertes; quelques muletiers seulement les traversaient à longs intervalles, et la maison de don Pedro Riaz était la seule éveillée dans le village.

Levé avec le jour et avant tout le monde, suivant sa coutume, don Stefano était seul dans la salle basse, en face d'une fenêtre ouverte sur la route. Il s'occupait à fixer au bout d'une longue perche un fer de lance de picador, et il interrompait parfois ce travail

pour se plonger dans des méditations profondes.

Outre l'amour mystérieux qui tourmentait plus que jamais son cœur, il songeait aux bruits de guerre qui agitaient depuis quelques jours le pays. Les troupes constitutionnelles, conduites par Espartero, avaient occupé plusieurs bourgades voisines; et des guérillas royalistes se formaient à la hâte pour défendre la cause du Prétendant. On connaît l'opinion de don Stefano Riaz, et l'on se figure quelle préoccupation guerrière se mêlait à sa préoccupation d'amour.

Une voix, retentissant dans la campagne, attira tout à coup son attention ; cette voix chantait la romance mauresque des *Amours d'Adhémar et d'Adalifa*, et, pour une oreille espagnole un peu délicate, elle était empreinte d'un léger accent ultramontain, dont Stefano Riaz s'aperçut en vrai Castillan. Sans

quitter sa place, il écouta machinalement le chanteur, qui livrait aux échos de la vallée les strophes suivantes :

C'est en vain qu'Adhémar le Maure (1)
Dans les plaisirs éteint ses jours,
Il ne peut oublier encore
Ni ses regrets, ni ses amours ;
L'espoir de nos jeunes années
Est comme les fleurs du printemps :
Quelques matins les ont fanées,
Mais leur tige languit longtemps.

« La Peur, fille de la Tendresse,
« Près de toi tourmente mon cœur,
« Disait au Maure sa maîtresse
« Au premier jour de leur bonheur ;
« C'est moi qui t'aimai la première ;
« Je t'ai préféré, même au roi !
« Jure-moi que sous ta visière
« Tes yeux ne regardent que moi !

(1) Cette traduction en vers des *Amours d'Adhémar et d'Adalifa* est de M. le marquis de Custine. Elle a été mise en musique par madame Pauline Duchambge.

« Quand ton coursier parcourt l'arène,
« Quand ton fer résiste au taureau,
« Je dis : Le roi m'aurait fait reine,
« Que mon destin serait moins beau !
« Mais dans Grenade, chaque belle
« Semble en secret me l'envier.
« Me sera-t-il toujours fidèle
« Lui qui n'aima pas le premier? »

Comme la lune, après l'orage,
Perce son voile de brouillard,
Sous l'épais sourcil qui l'ombrage
Du Maure brille le regard :
« Crainte indigne d'une âme fière !
« Dit-il, crois-en ton chevalier ;
« Ta bouche a parlé la première,
« Mon cœur aimera le dernier ! »

Il disait vrai ! le noble Maure
Dans les plaisirs éteint ses jours,
Sans pouvoir oublier encore
Ni ses regrets, ni ses amours.
L'espoir de nos jeunes années
Est comme les fleurs du printemps :
Quelques matins les ont fanées,
Mais leur tige languit longtemps.

Ces paroles amoureuses rappelèrent à Stefano le souvenir de Manuela. Il poussa un cruel soupir en regardant la porte de la petite chambre; puis il prêta de nouveau l'oreille à la voix qui se rapprochait, et dans laquelle, outre l'accent étranger, il crut reconnaître une émotion singulière.

Si don Stefano eût entendu ce chant à minuit, au lieu de l'entendre à cinq heures du matin, il eût pu croire que c'était la voix de quelque poltron, s'étourdissant à plein gosier sur sa propre frayeur.

Ses conjectures, au reste, ne furent pas longues, car le chanteur se trouva bientôt près de la maison.

Le Castillan n'eut que le temps d'apercevoir un homme de haute taille, tête nue, enveloppé dans un large manteau...

Cet homme se détourna vivement en passant devant la croisée ouverte, jeta derrière

lui un regard rapide et inquiet, releva son manteau sur ses épaules, et sauta lestement par la fenêtre.

Cette opération avait été si rapide que l'inconnu n'avait pas même aperçu le Castillan.

IX

Carliste et Christino.

Stefano recula de surprise à l'aspect de cette étrange visite, puis il fut tenté de se saisir de l'individu, qu'il prit tout d'abord pour un voleur; mais il changea promptement d'avis sur son compte, en le voyant fermer la croisée pour se tapir derrière, et demeu-

rer là quelques instants sans quitter des yeux la route.

Un grand bruit de chevaux, que le jeune homme n'avait pas encore remarqué, s'approcha tout à coup de la maison.

Une centaine de cavaliers passèrent au galop devant la fenêtre, et l'inconnu ne respira que lorsque le dernier fut disparu.

— Enfoncée la guérilla de don Carlos! dit-il alors avec un geste de familière ironie.

Puis se redressant et souriant aussitôt, en homme qui se remet gaiement de la plus chaude alarme :

— Qu'ils aillent ce train-là pendant une heure seulement, ajouta-t-il, et j'aurai le temps de me livrer aux douceurs du repos... nécessaire au voyageur altéré.

En prononçant ces mots, il porta une main à sa gorge, et se retourna pour la première fois vers l'intérieur de la salle.

Ce fut alors qu'il aperçut don Stefano, et que celui-ci, de son côté, put le voir en face.

Tous deux tressaillirent légèrement, se saluèrent avec réserve, et semblèrent réfléchir avant de s'aborder.

— Motus! et attention à la manœuvre! se dit, en refermant son manteau, le militaire (car ses manières et son salut indiquaient clairement sa profession); ce jeune Espagnol n'a pas la physionomie très-ouverte, et les yeux de travers qu'il me fait ne peignent pas précisément la bienveillance.

— Quel peut être cet homme? se demandait en même temps le Castillan, qui s'était rapproché instinctivement des pistolets chargés par son père...

Mais il réprima le mouvement qu'il avait fait pour en prendre un, en voyant l'inconnu s'avancer vers lui de l'air le plus aimable.

— Il n'est pas armé, pensa-t-il; sachons d'abord ce qu'il me veut.

— Jeune et noble habitant de la vieille Castille, demanda l'étranger, car vous êtes noble sans doute, comme tout bon Castillan doit l'être, me ferez-vous la faveur de m'apprendre avant tout chez qui j'ai eu l'honneur de m'introduire... en quelque sorte frauduleusement?

Avant de répondre, don Stefano toisa son interlocuteur des pieds à la tête.

C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure ouverte et colorée, portant des cheveux d'un blond vif et de lon-

gues moustaches de la même nuance. Le manteau, couleur de tabac d'Espagne, qui le couvrait aux deux tiers, contrastait avec les jambes de son pantalon dont il laissait voir l'étoffe bleue. Cette partie du costume, en effet, n'était rien moins qu'espagnole, et, combinée avec l'accent de l'individu, elle fit soupçonner un Français au jeune hidalgo.

Ne se souciant pas de satisfaire explicitement à la question qui lui avait été adressée

— Vous êtes, répondit-il, chez un noble et honnête cultivateur de Pañola, et c'est à son fils que vous parlez.

— Conséquemment, reprit l'inconnu avec une heureuse franchise, le fils doit être aussi honnête que le père, et j'en rends grâces à la Providence! Entrant, sans me faire annoncer, par la première fenêtre venue, je pouvais aussi bien tomber chez des coquins

que chez de braves gens, et je peux me vanter en quelque sorte d'avoir eu du bonheur au jeu! Souffrez donc, jeune homme, que je me félicite d'avoir celui de faire votre connaissance.

— Voilà une langue bien dangereuse pour une si bonne figure! pensa encore Stefano avec un reste de méfiance.

Puis il dit tout haut en regardant l'étranger :

— Je tiendrais aussi à vous connaître, si vous n'y voyez pas d'inconvénient; je vous prie donc de m'apprendre qui vous êtes, d'où vous venez, et ce que vous voulez?

— Vous n'avez pas le discours prolixe, aimable Castillan, repartit en riant l'homme de bonne humeur; je tâcherai, en quelque sorte, de vous imiter dans mes réponses,

autant que mes habitudes le permettront.

Ce correctif n'était point inutile dans la phrase du beau parleur, dont le langage était lardé, comme on voit, d'une infinité d'agréments et de superfluités.

— Et d'abord, reprit-il avec un geste d'excuse, daignez encore répondre à deux questions préalables. Premièrement, et sans indiscrétion, tenez-vous pour la reine Isabelle... ou pour l'autre?

— Mon grand-père a été victime de la constitution, et mon père s'est battu contre Mina, répliqua fièrement Stefano; je tiens pour la monarchie et les franchises de l'Espagne!

— Don Carlos... c'est clair! dit l'inconnu en saluant militairement. Mon cher ennemi, ajouta-t-il à demi-voix, je penserais sans

doute comme vous à votre place : car, parlez-moi des idées qu'on tient de sa famille, pour être fidèles et respectables!.. Mais je vous prierai de croire, jeune homme, que toutes les opinions peuvent l'être également, sans quoi je ne saurais vous présenter une figure plus désagréable que celle dont je suis porteur à votre service... Il suffit. Ne vous gênez pas et parlez librement. Bref, et en deux mots, j'arrive en droite ligne à ma deuxième question. Êtes-vous homme à obliger un ennemi en péril, et qui, pour le quart d'heure, ne vous veut pas plus de mal qu'à son frère ?

— Je ne connais pas d'ennemis sans armes, répondit Stefano ; et, du moment que vous êtes sous mon toit, vous devenez mon hôte !

— Touchez donc là, corbleu ! vous êtes un brave ! s'écria le militaire en tendant la main à l'hidalgo.

En même temps il écarta le manteau qui cachait ses habits, et don Stefano frémit de la tête aux pieds, en reconnaissant l'uniforme des volontaires français de la légion étrangère, faisant partie de l'armée constitutionnelle.

X

Le lieutenant d'Hervilliers.

—Oui, vous êtes un brave! répéta l'étranger, en serrant la main de l'Espagnol stupéfait; conséquemment, si vous avez là une bouteille de n'importe quoi, ou un petit verre de ce que vous voudrez, je vous con-

fierai, en deux mots ou en cent, la chose qui m'amène ici.

Don Stefano se remit, ouvrit le buffet, en tira tout ce qu'il fallait pour boire, et versa lentement deux rasades.

— Ceci n'a rien de politique, dit le lieutenant, et ferait fraterniser don Carlos et Christine : Aux braves citoyens de l'Espagne et à ses jolies femmes! ajouta-t-il en vidant d'un trait son verre.

Don Stefano lui fit raison; et, s'étant essuyé la moustache, le militaire commença sa confidence :

— Voici! dit-il avec sa franche brusquerie : je suis Charles-Paul-Édouard d'Hervilliers, militaire de naissance et de profession, absent par goût partout où l'on fait la paix, présent dès qu'il y a quelque part un coup

de sabre à donner; bref et en deux mots, lieutenant pour la minute dans le premier et unique régiment de volontaires français de Sa Majesté Isabelle II... Pardon, excuse, noble Castillan. Vous raconter comment je suis arrivé là, par une suite de circonstances plus ou moins romanesques, c'est ce que je puis faire en peu de mots, si l'histoire peut vous être agréable. Il y a trois ans de cela, à peu près. Je venais de quitter le service de France avec un galon de sergent, et je retournais avec mon congé dans mon pays, sur vos frontières, aux environs de Bayonne. Là, je rencontrai un officier espagnol, recruteur au service de la régente Christine. Il me plaignit de n'avoir rapporté de mes campagnes qu'un chétif galon; et, après m'avoir entortillé dans les délices du bal et du vin de son pays, il me dit que si j'étais friand de porter une épaulette, je pouvais m'en

décorer moi-même, en lui disant une simple parole.

— Voulez-vous, me demanda-t-il, conduire au feu de bons diables comme vous, qui sont d'ailleurs vos compatriotes, et qui vont partir avec moi pour l'Espagne?

En même temps, il me montra un drapeau tellement couvert de poudre, criblé de balles, souillé de sang, que le plus poltron eût senti à cette vue s'éveiller son courage. Le mien, qui n'avait pas besoin d'une telle épreuve, ne put résister à la tentation. J'étendis la main sur le vieux drapeau, et je dis à l'Espagnol :

— Oui, je suis des vôtres ! je suivrai et je défendrai ce glorieux lambeau avec la conscience et la fidélité d'un soldat !

Voilà comment je suis devenu lieutenant

de Sa Majesté... Pardon excuse, je veux dire de la régente Christine. Maintenant j'arrive au fait. Etant caserné à quelques lieues d'ici, car vous savez que nous y avons fait une pointe avec Espartero, j'ai demandé une permission de dix heures pour donner un coup de pied jusqu'à Pañola. Je comptais y rencontrer un bataillon du premier et unique voltigeurs de Sa même Majesté... d'Isabelle, veux-je dire; lequel bataillon, ne vous déplaise, devait faire une étape ce matin dans ce village. Mais, outre la sottise de m'être risqué seul, avant le jour, dans la campagne, je me suis trop pressé apparemment, et j'avoue, en quelque sorte, à ma honte, que j'ai fait deux pas de conscrit au lieu d'un. D'abord j'ai prévenu le bataillon en question; et d'une! Ensuite je me suis fait pincer par une guérilla de don Carlos; et de deux! Ces enragés... (mille pardons, no-

ble Castillan, mais c'est le mot); ces enragés donc se disposaient à me faire déjeuner avec une vingtaine de balles, lorsque j'ai trouvé jour à leur fausser compagnie, caché sous le manteau de l'un d'entre eux. Enfin, bref et en deux mots, j'ai filé par le flanc gauche et j'ai gagné du terrain. Poursuivi malheureusement aussitôt qu'évadé, sans guide au milieu d'une campagne inconnue, seul et désarmé contre cent ennemis furieux, je les ai bien dépistés pendant une demi-heure et jusqu'au lever du soleil; mais leurs petits chevaux maudits ont allongé les jambes, et j'allais retomber entre leurs mains, c'est-à-dire passer définitivement dans l'autre monde, lorsqu'un honnête hidalgo, que mon bon génie a mis sur ma route, m'a indiqué un chemin détourné pour arriver à ce village. Mes ennemis y sont arrivés à mes trousses, mais une double inspiration m'a

encore sauvé. Premièrement, pour donner le change à la guérilla, je me suis mis à chanter en contrefaisant ma voix. Vous avez même pu remarquer, entre parenthèses, que je n'attaquais pas la note d'une façon très-assurée; mais identifiez-vous à ma situation, mille bombes! et convenez que j'entonnais encore assez juste pour un virtuose qui avait le pistolet sur la gorge. Enfin, bref, les guérilleros ont été dupes de ma ruse, puisqu'ils m'ont cru au delà du village, tandis que je m'éclipsais par cette fenêtre.

Et quand je songe, reprit-il en riant que les chers amis courent au triple galop, pendant que je vide avec vous cette bouteille de vieux xérès, je ne saurais trop me féliciter d'avoir eu assez de musique pour exécuter convenablement les *Amours d'Adhémar et d'Adalifa* :

Ta bouche a parlé é é é la premiè-re;
Mon cœur aimera a a a le der-nier...

Et voilà la chose! dit le lieutenant qui résuma son récit par un geste énergique. Maintenant, continua-t-il après une pause, se voyant écouté complaisamment par don Stefano, maintenant, trop aimable hôte, donnez-vous la peine de comprendre la position. J'entre chez vous comme un voleur, vous ne vous en formalisez pas, au contraire; c'est bien! Vous me recevez même sans façon, et me priez de m'asseoir... C'est très-bien! (En parlant ainsi, le militaire, qui était resté debout jusque-là, prit la meilleure chaise de la salle, et s'y installa près de Stefano.) Bref, continua-t-il en vidant le reste de la bouteille dans son verre, vous me versez, en quelque sorte, de votre propre main le vin de l'hospitalité; c'est à mer-

veille! (Il salua le Castillan, et trempa voluptueusement ses lèvres dans la liqueur dorée.) Mais attention au commandement! reprit-il en faisant claquer sa langue, et ne nous endormons pas, s'il vous plaît, dans les délices de Capoue.

— Où voulez-vous en venir? demanda Stefano, qui ne put s'empêcher de rire de ce langage entortillé.

— A ceci, noble Castillan : Les guérilleros, pour avoir eu la berlue, n'ont pas sans doute l'œil plus louche que vous et moi; ne me trouvant point sur la route par delà le village, ils peuvent se dire : Halte-là! et revenir voir à Pañola si j'y suis. Or, vous sentez que je ne dois pas y être pour eux. Conséquemment, si vous êtes un hôte aussi fidèle que j'aime à le croire...

— Je vous cacherai; vous avez raison, dit vivement Stefano.

Et il regardait déjà autour de lui avec inquiétude, lorsque l'impassible lieutenant lui frappa sur l'épaule.

— Une minute! dit-il, la guérilla ne peut reparaître avant un quart d'heure, et il sera temps alors de m'effacer. Vous concevez que je ne suis pas venu à Pañola uniquement pour l'agréable aventure qui m'arrive; et j'ai à vous prier encore, si ce n'est pas, en quelque sorte, abuser de votre obligeance, de me renseigner sur un certain sujet, qui est le but intéressé de mon voyage...

— Parlez! répondit le villageois, qui se rassit avec résignation.

XI

Un Pressentiment.

Le Français passa un doigt sur sa moustache, se rengorgea dans son hausse-col, et tira coquettement les revers de son habit.

— Je viens chercher ici... une jeune fille, dit-il en s'admirant des pieds à la tête.

— Une jeune fille! s'écria don Stefano,

chez qui ce mot éveilla un étrange pressentiment...

— Ça vous intrigue, n'est-ce pas? reprit le militaire avec finesse. Ah ! je vous assure qu'il y a bien de quoi; car c'est une histoire fort particulière.....

— Tenez , pardieu ! continua-t-il en homme qui ne peut garder un secret, il n'est pas inutile que vous sachiez cette histoire, afin de me donner vos informations en conséquence ; et, pour peu que vous ayez une seconde bouteille de ce xérès, cela nous aiderait à attendre les guérilleros.

— Volontiers, dit Stefano, qui s'empressa de courir à l'office.

— Il n'y a que ces Français, ajouta-t-il en lui-même, pour livrer ainsi leur confiance au premier venu.

Et il remit une bouteille de vin sur la table, en répétant tout bas :

— Une jeune fille!...

Les deux interlocuteurs reprirent place l'un devant l'autre; et le lieutenant donna de nouveau carrière à sa langue.

XII

Le secret de la Maja.

— Voici! dit d'Hervilliers avec une gravité soudaine, et il ne s'agit plus de plaisanterie, je vous prie de le croire! Il y a un an de cela, plus ou moins; c'était quelque temps après mon enrôlement sous Espartero. Le régiment dont je commandais une compa-

gnie venait de pénétrer, après une résistance assez vive, dans une bourgade de la Navarre....

— Une bourgade de la Navarre! répéta don Stefano.

Un nouveau pressentiment venait de lui traverser l'âme, et le sérieux du lieutenant lui inspirait une sorte d'effroi.

— Une maison surtout s'était défendue avec une telle vigueur, qu'il avait fallu, en quelque sorte, l'emporter à la baïonnette, et que nos soldats exaspérés avaient résolu d'en exterminer tous les habitants..... L'arme blanche n'est pas dans mon caractère, à moi! et j'avoue que je sentis quelque chose me remuer le cœur, en voyant vingt sabres levés sur deux pauvres vieillards et une jeune fille, dont la beauté pacifique ne de-

vait inspirer que des sentiments analogues....

— Deux vieillards et une jeune fille !... répéta encore Stefano d'un air pensif.

— Hein ! fit le militaire, ça vous intéresse?

— Plus que vous ne sauriez croire ! répondit l'Espagnol ; poursuivez !...

— Enfin, bref! je m'élançai entre les victimes et les assaillants, décidé à épargner, à tout prix, une lâcheté à mes soldats. Les malheureux, déjà échauffés par le carnage, achevèrent de perdre la tète en éprouvant de la résistance. Ne reconnaissant plus personne et ne regardant plus où ils frappaient, ils déchargèrent leur aveugle furie sur moi-même, et me livrèrent un combat qui ne cessa qu'à la vue de mon sang..... J'avais un coup de baïonnette dans la poitrine ; mais la jeune

fille et les vieillards étaient sauvés! C'est gentil, n'est-ce pas, jeune homme?

Prononcés avec cet héroïsme qui s'ignore, si naturel au soldat français, ces simples mots électrisèrent le Castillan, qui regarda désormais d'Hervilliers comme un personnage.

— Dites que c'est admirable! s'écria-t-il en remplissant le verre qu'avait tendu le lieutenant. Mais allez toujours, reprit-il avec instance, retombant sous le coup des pressentiments qui l'agitaient malgré lui.

— Les braves gens qui me devaient la vie, poursuivit d'Hervilliers, me témoignèrent une reconnaissance en quelque sorte excessive. Ils me gardèrent chez eux en famille et me couchèrent dans leur meilleur lit. Là, je fus pansé, soigné, dorloté, comme l'enfant de la maison. La jeune fille surtout se

mit en quatre, bivouaqua près de mon chevet durant plus de quinze jours; en un mot, me combla de soins véritablement fraternels.... Pauvre cher amour! continua le militaire, qui passait de la gravité à l'attendrissement, comme il avait passé de la gaieté au sérieux, je la vois encore assise au pied de mon lit, comme un bon petit ange gardien, n'ouvrant la bouche que pour me remercier d'avoir sauvé son père et sa mère, ou allant et venant par ma chambre pour prévenir mes moindres volontés. Les premiers jours, cela me saigna le cœur, et je voulus absolument y mettre ordre; mais ce fut comme si j'avais chanté, et bientôt cela me fit plus de plaisir que de peine. Enfin, bref et en trois mots, l'émotion, la beauté de la petite... et le tremblement... Vous comprenez?...

— Je comprends. Vous en devîntes amoureux?

— J'en devins fou ! complétement fou !

Don Stefano ne put réprimer un mouvement, que le militaire prit pour une marque de sympathie.

— La position ne vous est pas inconnue, jeune homme? lui demanda-t-il en l'observant dans les yeux.

— Non, répondit l'Espagnol impatient; achevez vite.

— Ça ne sera pas long; j'arrive au dénoûment. Du moment que je me vis pincé par le cœur, je ne fis ni une ni deux, et je lançai la déclaration sans crier : Qui vive?

— Elle fut bien reçue?

— Mais... j'osai, en quelque sorte, m'en flatter. La jeune fille devint pâle, rose, rouge, de toutes les couleurs; et, en me renvoyant, de sa jolie voix doucereuse, à ses

parents, me laissa baiser le bout de ses doigts avec ce petit air coquet qui ferait ressusciter un mort.... Dès lors, étant radicalement guéri, j'allai, au pas accéléré, trouver le père et la mère. Le digne homme, que la dernière affaire avait secoué plus que de raison, venait de tomber mortellement malade, et sentait sa fin approcher. Je ne lui eus pas plutôt fait ma demande de la main de sa fille, qu'il s'écria avec transport, en levant les mains au ciel : « Le bon Dieu soit béni ! je ne mourrai pas sans m'être acquitté envers notre sauveur ! » En même temps, comme cela se pratique, il prit la main de la petite et la mienne, les mit l'une dans l'autre, et nous fit échanger deux anneaux. Puis, il étendit ses bras tremblants pour nous bénir, tandis qu'à genoux au pied de son lit, nous nous jurions fidélité éternelle... Cela n'est pas neuf, sans doute, mais c'était

touchant, allez ! Le pauvre vieux pleurait de joie ; sa femme pleurait à côté de lui ; la jeune fille pleurait autant qu'eux deux... Enfin, bref, nous pleurions tous comme des enfants.

— Allons, morbleu ! je crois que ça va recommencer, interrompit brusquement le militaire, en essuyant ses yeux avec son poing.

— Trois jours plus tard, reprit-il après une pause, le bon vieillard descendait la garde... et je filais sur la Vieille-Castille avec mon régiment. Depuis cette époque, j'ai vu tant de pays, que j'avais passé plus de sept mois sans recevoir des nouvelles de ma *promise,* comme vous dites en Espagne, lorsque j'ai appris, par hasard, que sa mère était morte, qu'elle-même avait quitté la Navarre depuis longtemps, et que je la trouverais au

village de Pañola, chez un oncle maternel. Étant justement, comme je vous l'ai déjà dit, à quelques lieues de ce village, vous sentez que je n'ai pas perdu une minute...

—Mais qu'avez-vous donc, jeune homme? vous ne m'écoutez plus! dit le lieutenant en voyant Stefano se lever tout pâle...

— C'est que je crois en savoir assez, répondit l'Espagnol d'une voix sourde; cette bourgade de la Navarre où arriva votre aventure, est...

— La bourgade de Tafalla.

— Et la jeune fille qui vous fut promise au lit de mort de son père...

— Manuela d'Avilez.

XIII

Une Mauvaise Pensée.

— Manuela !... dit Stefano en retombant sur sa chaise. — Malheureux ! ajouta-t-il en lui-même, voilà le fatal secret de ma cousine ! et je ne serai jamais aimé !

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc? dit le lieutenant, qui ne compre-

nait rien à l'émotion de Stefano; vous connaissez Manuela d'Avilez?... elle est bien dans ce village?... Vous vous taisez, jeune homme! Mille bombes! est-ce qu'elle serait morte... ou mariée?...

— Non! non! répondit le Castillan avec effort; soyez tranquille; Manuela est ici, en effet. Elle vous aime.... toujours.... sans doute.... et vous attend avec impatience....

— A la bonne heure! reprit d'Hervilliers... La petite m'aurait bien trompé s'il en eût été autrement; car enfin, un serment pareil!... et un serment espagnol, comme on dit!... cela n'est pas pour rire, morbleu!... Et puis, la fidélité est en quelque sorte, à la fois, la position sociale et naturelle de la femme. L'homme... je ne dis pas! mais n'importe!... Enfin, bref et en deux mots, où trouverai-je ma promise?

Don Stefano rougit à cette question, car une mauvaise pensée venait de lui traverser l'esprit!...

Cependant il recueillait ses forces pour répondre au Français, lorsqu'il en fut dispensé pour le moment par l'arrivée d'un nouveau personnage.

XIV

Le Petit-Fils du Cid.

Ce personnage, que nous avons déjà vu à la Fête des Épis, n'était autre que don Henrique Baldicas, y Malacas, y Malticas, y Salpicas, descendant du Cid Campéador.

— Ne craignez rien, c'est un ami ! dit

Stefano au lieutenant, qui voulait déjà disparaître.

Et d'Hervilliers, en se retournant vers le nouveau venu, reconnut, à ses habits extravagants, le guide qui lui avait indiqué, une heure auparavant, le chemin du village.

— Ah! c'est vous, señor?

— C'est vous, monsieur?

Et don Henrique, ayant aperçu l'uniforme du volontaire constitutionnel, malgré le soin de celui-ci à refermer son manteau, lui dit à demi-voix : — Ne vous cachez point, vous n'avez rien à redouter de moi.

— Je n'en doute pas, señor! répondit le lieutenant avec un sourire.

Don Henrique, sous son attirail de soie

et de velours, lui semblait un être plus qu'inoffensif; mais il était en position d'appréhender une indiscrétion de tout le monde.

— Quand je vous ai rencontré ce matin, reprit don Henrique d'un air capable, j'ai deviné tout de suite qui vous étiez.

— Je n'ai pas eu le même avantage, señor, et s'il m'est permis de savoir le nom de mon bienfaiteur...

— Don Henrique Baldicas, y Malacas, y Malticas, y Salpicas, decendant du Cid Campéador!...

Le lieutenant, rentrant dans son caractère, ne put s'empêcher de sourire de cette plaisante énumération, et de l'air plus plaisant encore dont elle fut débitée.

— Petit-fils de Campéador, dit-il au Castillan rengorgé dans son jabot de den-

telle, pardonnez-moi la façon un peu cavalière dont j'ai quitté tantôt votre seigneurie.

— Vous étiez en péril de mort! A votre place, j'aurais couru bien plus vite, moi qui vous parle!... Mais je suis d'autant plus heureux de vous retrouver ici, que je peux vous dire où sont les ennemis qui vous poursuivent.

— Où sont-ils?

— A un demi-mille de Pañola, où ils reviennent sans doute vous chercher.

— Comme je l'avais prévu.

Ici le lieutenant se tourna vers Stefano, qui était absorbé dans ses méditations.

— Je vais vous chercher une retraite sûre, dit le Castillan... Attendez-moi cinq minutes avec don Henrique.

Stefano s'élança dans le jardin, où il trouva enfin de l'air pour sa poitrine oppressée... Et, comme d'Hervilliers le suivait d'un œil inquiet, don Henrique lui dit, en se rapprochant avec mystère :

— Ayez confiance en ce jeune hidalgo : c'est un digne Castillan, monsieur... *quoiqu'il ne partage pas... notre opinion !...*

En parlant ainsi, don Henrique prit l'attitude d'un poltron qui révèle un secret mortel.

— Notre opinion ? répéta d'Hervilliers. Est-ce que vous seriez, señor...

— Constitutionnel... comme vous, monsieur !... des pieds à la tête... mais en secret !... et intérieurement !... Chut ! ils sont tous carlistes dans ce village barbare ! et, s'ils soupçonnaient jamais que je ne pense pas comme eux...

— Pourquoi ne les quittez-vous point alors ? dit le lieutenant; pourquoi ne vous joignez-vous pas à l'armée de Christine?

— Ah ! oui! je savais bien que vous alliez me dire cela...

— Je vous proposerai même de partir avec moi ce soir, seigneur Henrique...

— Impossible ! voyez-vous. Mon ancêtre, le fameux Cid Campéador, était quelquefois pas souvent, mais quelquefois, très-prévoyant, très-doux...

— Et très-courageux, señor; le plus courageux des Espagnols!...

— Le ciel m'a donné sa douceur, sa prévoyance ..

— Et son courage a passé à des collatéraux!... Enfin, que faites-vous pour votre cause, illustre Castillan?...

— Ce que je fais? ma foi, je fais des vœux! des vœux pressants! Je voudrais que tous les ennemis de notre reine fussent passés au fil de l'épée; mais pas de la mienne!... pas de la mienne!... La vue du sang m'est insupportable. Si j'avais le malheur d'en voir couler, de voir couler le mien, par exemple... ah! je m'évanouirais, monsieur: c'est plus fort que moi!

— Petit-fils de Campéador, vous êtes une poule mouillée! marmotta le Français entre ses dents.

— Que dites-vous, monsieur, s'il vous plaît? reprit Henrique.

— Je dis que voilà la guérilla qui revient au village! répondit le lieutenant, en prêtant l'oreille à la fenêtre, et en serrant fortement le bras de son compagnon.

Celui-ci frémit des pieds à la tête, et s'écria : Où est Stefano ?—Où est donc Stefano ?

— Me voici, dit le fils de don Riaz, en rentrant dans la salle basse.

Et il jeta au lieutenant un regard qui eût effrayé celui-ci, s'il l'eût remarqué.

Mais Henrique retenait alors d'Hervilliers dans l'embrasure de la fenêtre, pour lui dire avec terreur :

— Pas un mot sur ce que je vous ai avoué ! pas un mot, monsieur !

— Les guérilleros sont rentrés par l'autre côté du village, poursuivit le Français, sans écouter le descendant du Cid ; les enragés vont fouiller partout et garder toutes les issues de Pañola. Assez causé donc, mon cher hôte. Il s'agit, pour le moment, de m'évanouir à la minute, ou de faire mon tes-

tament entre vos mains. Nous reprendrons notre conversation plus tard.

— Oui, oui, dit Stefano dans le plus grand trouble, en promenant autour de lui des regards farouches; je vous ai trouvé une cachette... je vais... je... — Oh! je suis mille fois maudit! ajouta-t-il en lui-même, avec une sorte de rage. Cet homme vient ici m'arracher la vie en riant, et il faut que je protége ses jours aux dépens de ma sûreté!

— Eh bien, où me cachez-vous? dit le lieutenant, qui attendait.

Cette parole confiante fit rougir le Castillan de son hésitation. Le bruit des guérilleros se rapprochait de minute en minute; il entendit son père et sa cousine s'agiter dans leurs chambres, réveillés en sursaut par les clameurs poussées dans le village.

— Corbleu! décidons-nous! cria d'Hervilliers.

— Suivez-moi, dit enfin Stefano; ce corps de logis n'offre pas de cachette assez sûre; mais au bout du jardin, le long de la grosse haie... Prenez ce poignard, remettez votre manteau... et suivez-moi!

Il ouvrit une petite porte sur l'escalier, et le lieutenant se précipita sur ses pas, tandis que don Henrique s'éclipsait prudemment par une autre issue.

— Remarquez bien le chemin que nous prenons, dit Stefano à d'Hervilliers, car il faudra que vous le retrouviez seul, si l'on menace l'asile où je vais vous laisser.

— Ne craignez rien, répondit le militaire; faites bonne garde à la maison, et je ferai bonne garde au jardin.

Ils s'avancèrent en se courbant le long d'une épaisse haie d'épines fleuries, et ils disparurent derrière les arbres touffus d'un petit verger, au fond duquel s'élevait un pavillon en ruine, dont le toit s'apercevait de la maison.

Arrivés là, Stefano fit entrer sans bruit le lieutenant, qu'il plaça de façon à ce qu'il pût avoir l'œil sur la route et sur le jardin. Puis, ils échangèrent à voix basse leurs conventions pour tous les cas qui pouvaient se prévoir, et le Castillan, reprenant le chemin de la haie, revint attendre les guérilleros à la maison.

XV

Le Père et le Fils.

Cependant le trouble de Stefano augmentait à chaque pas qui le rapprochait du logis.

Cette brusque révélation du secret de sa cousine, de ce serment espagnol, comme disait le lieutenant, c'est-à-dire de ce ser-

ment irréfragable; cette entrevue inopinée avec un rival auquel il ne pouvait pas même disputer son titre ; la conviction que d'Hervilliers possédait l'amour comme la promesse de Manuela ; le combat qui se livrait dans son âme entre la jalousie et la générosité; ce bruit tentateur des guérilleros fouillant le village, et pouvant anéantir à la fois le fiancé et son droit; tout cela formait dans la tête du malheureux jeune homme un chaos inextricable et terrible.

Reculant tour à tour devant le dévouement et la lâcheté, plus d'une fois il fut tenté de s'enfuir et de se cacher, comme son hôte, abandonnant celui-ci à son sort et confiant le dénoûment de l'aventure au hasard.

— Que la fatalité décide entre nous, disait-il alors, puisque c'est la fatalité qui préside à tout ceci !

Il frémissait surtout de revoir Manuela, maintenant qu'il la savait à jamais perdue pour lui.

Ses plus funestes suppositions d'autrefois n'étaient rien près de cette incurable certitude, et il regrettait ce cruel tourment du doute, qui lui avait si souvent fait envier le désespoir.

Ce ne fut qu'en remettant le pied sur le seuil de la porte qu'il trouva à ses perplexités le terme qu'on va voir.

Levé à la hâte et descendu le premier dans la salle, don Pedro Riaz y était seul lorsque Stefano rentra.

— Eh bien, demanda le vieillard, que se passe-t-il ?

Le jeune homme s'arrêta et tressaillit à la

vue de son père, puis il resta un instant sans répondre, immobile à quelque distance.

Pendant cette scène muette, don Pedro observait son fils avec hésitation, et celui-ci, l'œil fixé à terre, semblait s'affermir dans un grand projet...

— Don Stefano, qu'as-tu? reprit le vieux Castillan d'un air d'inquiétude. Je t'ai interrogé sur ce qui se passe, mon ami ; pourquoi ne m'as-tu pas répondu? Voyons, mon enfant, donne-moi la main; tu dois avoir quelque chose à me dire...

— En effet, mon père!... repartit enfin le jeune homme, serrant avec convulsion les doigts tremblants du vieillard; j'ai une demande à vous faire, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard impatient.

— Quelle demande? dit Pedro.

— Vos armes ! répondit avec force le Castillan, qui montra le fusil et les pistolets suspendus au mur de la salle.

— Mes armes, mon fils ! et qu'en veux-tu faire ?

— Par Notre-Dame ! ce que tout le monde en ferait ! dit Stefano avec explosion. Ne m'avez-vous pas dit, il y a dix jours, mon père, que rien ne devrait m'arrêter si le service du pays m'appelait à l'armée royale ?

— Eh bien ?

— Eh bien, je vous demande la permission de partir aujourd'hui même pour rejoindre mes frères... Je veux aussi, moi, combattre les ennemis de l'Espagne ! je veux me distinguer sur les champs de bataille ! je veux sortir de l'oisiveté pénible où je languis à Pañola !...

— Tu veux t'éloigner de ta cousine, voilà tout ! répondit le vieillard en hochant tristement la tête ; et pourtant, reprit-il, tu ne sais pas encore...

— J'en sais plus que vous, mon père ! interrompit violemment don Stefano ; j'en sais en ce moment plus que ma cousine elle-même !...

— Que veux-tu dire ?

— Manuela n'est-elle pas promise à un volontaire français, de l'armée de Christine, qui a sauvé son père et sa mère en Navarre, il y a plus d'un an ? N'attend-elle pas ce Français pour devenir sa femme ? et n'est-ce pas là, en deux mots, tout le secret qu'elle vous a confié le jour de la moisson ?

— C'est vrai... Qui a pu te l'apprendre ?...

— Un homme qui est entré ici tout à l'heure, poursuivi par les guérilleros du

pays; un homme qui n'est autre que le fiancé de ma cousine, le lieutenant Charles d'Hervilliers!

— Il serait possible! s'écria Pedro stupéfait.

— C'est comme je vous le dis, reprit Stefano, avec une jalousie furieuse; que Manuela se console donc de sa longue et mystérieuse attente! son futur époux ne l'avait point oubliée, comme elle aurait pu le craindre; il vient sans doute exécuter sa promesse, et elle va enfin être heureuse! — Mais vous voyez bien, mon père, qu'il faut que je parte! ajouta-t-il en se précipitant vers les armes... Vous voyez bien qu'il faut que je quitte à jamais ce village et cette maison! que j'aille m'étourdir loin d'ici au bruit de la fusillade et à l'odeur de la poudre! que je me console, en tuant tous les étrangers qui me tom-

beront sous la main, de n'avoir pu anéantir tout à l'heure celui...

— Don Stefano ! s'écria le pâle vieillard, en arrêtant le bras du jeune homme éperdu ; ce n'est pas moi qui te reprocherai de détester les ennemis du véritable roi d'Espagne, et de les frapper partout où tu les rencontreras, armés comme toi-même. Mais prends garde de confondre un ressentiment particulier avec la haine nationale qui doit animer ton cœur ! Puisque le lieutenant d'Hervilliers s'est réfugié ici, ce n'est plus un volontaire de l'armée constitutionnelle, ce n'est plus ton ennemi, ce n'est plus ton rival : c'est ton hôte, mon fils ! et ta vie doit répondre de la sienne ! Oui, ta vie, Stefano ! répéta don Riaz, dont la physionomie exprimait alors toute l'exaltation de l'honneur castillan, car j'aimerais mieux te voir

mille fois mort, j'aimerais mieux t'immoler de ma propre main, que de te croire seulement capable de concevoir sérieusement le regret sacrilége qui vient d'expirer sur tes lèvres!...

— Hélas! dit sourdement Stefano, pourquoi trahirais-je mon hôte, je vous prie? Ma cousine m'aimerait-elle davantage pour avoir livré celui qu'elle me préfère? M'ayant dédaigné, amoureux et honoré, m'aimerait-elle, infâme et flétri? Mais soyez tranquille, mon père! ajouta-t-il fièrement, je n'ai pas besoin de l'intérêt pour soutenir mon honneur, j'ai tout disposé pour que le lieutenant n'ait rien à craindre!

Don Pedro serra la main de son fils, et demanda simplement :

— Où est-il?

— Au bout du jardin, dans la masure...

Mes précautions sont prises en conséquence...

— C'est bien, mon fils! je laisse ton hôte à ta garde!... Et maintenant, ajouta doucement Pedro, en voyant les regards du jeune homme se fixer encore sur les armes, je comprends que tu ne puisses plus habiter ce village, mon pauvre Stefano! et quoique tu sois mon dernier enfant, l'unique joie de mes vieux jours; quoique je puisse mourir seul ici sans avoir la main d'un fils à presser dans la mienne... dès que le lieutenant sera hors de danger, tu prendras ce fusil et tu partiras...

Pendant que le Castillan parlait ainsi, deux grosses larmes roulaient dans ses yeux.... deux de ces cruelles larmes de vieillard qui s'arrêtent à la paupière pour retomber sur le cœur. Don Stefano sentità

cette vue une grande pitié déchirer son âme; mais cet attendrissement filial céda aussitôt à sa jalousie; tant l'égoïsme de cette fatale passion est plus profond encore que celui de l'amour!

— Pardon, mon père, dit-il d'une voix incertaine, pardon pour tant d'exigence! mais ce n'est pas demain que je voudrais partir, c'est aujourd'hui; ce n'est pas ce soir, c'est à l'instant même...

— A l'instant! s'écria Pedro Riaz, qui fit un geste effrayé pour le retenir.

— Je ne puis attendre que Manuela et d'Hervilliers soient réunis, reprit Stefano avec une poignante angoisse. Leur joie de se revoir me tuerait, mon père!. . et j'ai trouvé un moyen de sauver le lieutenant, sans retarder mon départ.

— Quel moyen? demanda le vieillard résigné.

— C'est d'aller me joindre immédiatement à la guérilla qui cherche d'Hervilliers dans le village. Me voyant des leurs, ils n'auront pas même l'idée de fouiller notre maison, et j'assurerai le salut de mon rival en m'éloignant avec ses ennemis.

— Tu as raison, répondit Pedro après un silence.

Et sa voix étouffée ne pouvant articuler un mot de plus, il montra les armes à son fils en détournant la tête.

— Merci ! mon père ! merci ! s'écria le jeune homme avec une reconnaissance douloureuse.

En même temps il s'empara des pistolets et du fusil, passa les uns à sa ceinture et

l'autre à son épaule, s'assura que les guérilleros étaient encore dans les maisons voisines, prit son grand chapeau et sa petite bourse, et se prépara à dire adieu à son père.

Mais, au moment où il allait se jeter dans les bras que lui tendait le vieillard éploré, la porte de la petite chambre s'ouvrit, et Manuela entra dans la salle basse.

XVI

La Fleur de Jasmin.

— Manuela ! s'écrièrent à la fois le père et le fils en se regardant.

La jeune fille regarda à son tour l'un et l'autre, et arrêta ses yeux inquiets sur Stefano.

— Que faites-vous, mon cousin? lui de-

manda-t-elle, en considérant son équipement des pieds à la tête.

— Ma cousine, répondit Stefano, cloué à sa place, ma cousine, je vais partir...

— Partir ! s'écria Manuela, qui s'élança vers lui. Il va partir, mon oncle? ajouta-t-elle en interrogeant Pedro.

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard avec un soupir.

— Cela vous étonne, Manuela? dit le jeune homme d'un ton d'ironie amère. Ne dois-je pas m'éloigner de celle à qui j'ai eu le malheur de dire que je l'aime, quand son cœur appartient à un autre?

— A un autre?... Il sait tout ! pensa la jeune fille... Mais ces armes dont vous êtes chargé? reprit-elle... Vous allez donc à la guerre?

— Oui, ma cousine; c'est là, dit-on, qu'on a le plus de chances pour oublier ou pour mourir.

Quoique ces paroles fussent prononcées à demi-voix, Pedro et Manuela les entendirent.

— Mon ami ! murmura le vieillard avec un geste suppliant.

— Vous parlez de mourir ? s'écria la jeune fille effrayée. Mon Dieu ! que signifie donc tout ceci ? ajouta-t-elle en courant de son oncle à son cousin...

La pauvre enfant pressentait quelque malheur, dont elle ignorait encore la cause, et le remords agitait son âme en même temps que l'inquiétude...

— Stefano ! répéta-t-elle, qu'y a-t-il ? J'ai entendu du bruit dans ce village. Notre vie

est-elle menacée; allez-vous nous défendre avec ces armes? Par pitié! répondez-moi!...

—Vous n'avez rien à craindre, dit le jeune homme; tous vos vœux vont être remplis, au contraire, et mon absence doit y mettre le comble.

— Votre absence, mon cousin ! repartit Manuela avec la plus vive douleur. Hélas! pouvez-vous me parler ainsi? continua-t-elle en retenant ses larmes.

— Adieu, ma cousine, reprit don Stefano avec effort, soyez aussi heureuse que je serai malheureux! Au revoir, mon père, au revoir! ajouta-t-il en serrant Pedro sur son cœur.

— Au revoir, mon fils, balbutia le vieillard. Allons, du courage! dit-il d'une voix plus ferme; sers bien le roi, mon ami, et

souviens-toi qu'on n'a jamais perdu toute consolation tant qu'il reste l'honneur! Au revoir!...

Le père et le fils s'embrassèrent encore, et don Stefano se dirigea rapidement vers la porte.

— Il s'en va! il s'en va réellement! dit Manuela, qui avait suivi cette scène avec des frémissements et des pleurs. Et il me quitte sans me presser la main, sans me laisser seulement un regard d'amitié! Oh! mais c'est affreux! c'est impossible! s'écria-t-elle d'une voix résolue, en se précipitant vers son cousin. Stefano! lui dit-elle avec un tremblement convulsif, Stefano! vous ne partirez pas ainsi!

— Que fait-elle, grand Dieu! se demanda le vieillard, que la faiblesse et l'émotion

avaient forcé de s'appuyer à son fauteuil.

— Vous me retenez, ma cousine? balbutia le jeune homme stupéfait.

— Oui, reprit-elle en lui saisissant la main par un geste égaré, oui, demeurez, Stefano! vous ne pouvez pas me quitter si brusquement!...

— Il le faut!

— Je vous en prie, mon cousin!

— Laissez-moi, je ne veux pas de votre pitié...

— De la pitié, juste ciel! quand je vous supplie à deux genoux!

— Adieu, Manuela!...

— Non! attendez, du moins quelques instants...

— Attendre! s'écria le jeune homme avec une sorte de fureur, attendre! pour vous voir dans les bras de l'autre!... Jamais!

— Ah! fit Manuela, en le laissant échapper à ses mains défaillantes, — toujours l'autre! toujours l'autre!...

Puis le voyant sur le seuil, près de disparaître, elle le rappela d'une voix désespérée, et s'écria en lui tendant les mains avec délire :

— Et si c'est vous que j'aime, Stefano! si je n'ai jamais aimé que vous!...

. . . .

La foudre, tombée dans la salle, n'eût pas produit plus d'effet que ce cri du cœur... Pedro n'en entendit que l'explosion terrible, et Stefano n'en vit que l'éblouissant éclair.

— Moi! vous m'aimez! dit-il, en revenant

tout éperdu vers sa cousine, pendant que son père, anéanti, se laissait retomber dans son fauteuil. Oh! répétez ce mot, Manuela, répétez-le, de grâce! Que je sois bien sûr de l'avoir entendu!...

— Oui, je vous aime! reprit la jeune fille avec tendresse; je n'aime que vous au monde!... Resterez-vous enfin?

— Si je resterai? s'écria Stefano, jetant loin de lui son fusil et ses pistolets, et partageant à son tour le délire de sa cousine; à vos pieds, Manuela! à vos pieds, jusqu'à ce que la mort m'en arrache!... Vous m'aimez, grand Dieu!... (Et il couvrait ses mains de baisers et de larmes.) Elle m'aime, mon père!... (Et il courait embrasser le vieillard pour revenir bien vite à sa cousine.) Oh! regardez-moi, Manuela! regardez-moi en face; que je lise encore dans vos yeux ce

mot qui me rend la vie... et que vous m'avez fait attendre si longtemps!

—Vous l'auriez attendu moins longtemps si javais eu le courage de vous le dire, répondit doucement la jeune fille ; car, depuis deux mois, mon secret me pesait tant sur le cœur !

— Hélas! c'était ma faute aussi, à moi ! Je vous trouvais si contrainte et si réservée, que je n'osais concevoir d'espérances! Aveugle et insensé que j'étais! combien de temps précieux j'ai perdu!... Mais nous allons le réparer dès aujourd'hui; n'est-il pas vrai, ma bien-aimée?...

En parlant ainsi, il l'entourait de ses bras et la contemplait avec ravissement. Manuela oubliait, comme lui, le monde entier pour livrer enfin toute son âme à l'amour; et enchanté, malgré lui-même, de cette scène

muette et délicieuse, Pedro levait au ciel ses yeux inondés de larmes, en disant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne nous réveillez pas de ce rêve !

— Vous rappelez-vous le jour de la moisson ? demanda tout à coup la jeune fille avec une tendre coquetterie.

— Oui, ce jour fatal où vous avez eu la cruauté de rejeter mon bouquet ?

— Je ne l'ai pas rejeté tout entier, Stefano ; vous ne vous en êtes point aperçu ?

— Vraiment ! il se pourrait ?

— J'ai détaché secrètement une fleur de jasmin, que j'ai cachée dans mon sein comme un trésor sacré. Tenez, ajouta-t-elle avec mystère, en montrant à son cousin les petites pétales blanches, toutes flétries : elles

n'ont pas quitté cette place depuis le moment où je les y ai mises. Je les garderai toujours en souvenir de votre premier aveu !...

— Oh ! donnez ! donnez ! dit Stefano, que mes lèvres les touchent comme elles ont touché votre cœur !

Et il couvrit, il dévora de baisers et la petite fleur de jasmin et la main chérie qui la tenait...

XVII

Le Réveil de l'Honneur.

Cependant le bruit des guérilleros se rapprochait sensiblement; leurs recherches les avaient amenés jusqu'aux maisons les plus prochaines, et l'on entendait par la fenêtre ouverte résonner leurs sabres et leurs fusils. Ce signal, auquel Stefano et Ma-

nuela étaient sourds, frappa l'oreille de don Riaz, et le fit tressaillir dans son fauteuil.

— Juste ciel ! dit-il, en se rappelant d'Hervilliers...

Et le front du vieux Castillan rougit à la seule pensée du parjure.

Se levant aussitôt avec effort, et s'appuyant sur son bâton, il se dirigea vers les deux amants en extase, et posa une main sur l'épaule de Stefano.

— Mon fils ! lui dit-il d'une voix solennelle... mon fils !... et le lieutenant d'Hervilliers ?

— Le lieutenant ? répéta le jeune homme.

— Ton hôte, malheureux, ton hôte que tu trahis !

— Ah! dit Stefano, revenant tout à fait à lui-même. C'est vrai! ajouta-t-il sourdement en regardant sa cousine.

Le délire de la jeune fille était tel, qu'elle n'avait pas même entendu Pedro.

— Manuela! reprit le jeune homme frémissant... Manuela!

— Qu'avez-vous, Stefano?

— Manuela! vous m'avez dit que vous n'aimez que moi, et pourtant...

— Pourtant?

— Vous avez un fiancé, Manuela?

— D'Hervilliers!!! s'écria la jeune fille, réveillée en sursaut.... Pardonnez - moi, grand Dieu! je l'avais oublié! continua l'Espagnole en se laissant tomber à deux genoux.

— Si ce fiancé, reprit don Stefano en la relevant, venait réclamer l'accomplissement de votre parole, vous lui diriez, n'est-ce pas, que la reconnaissance seule, et non l'amour, vous avait engagée par devers lui ; que votre main, promise sans savoir ce que vous faisiez, ne saurait lui appartenir aujourd'hui sans votre cœur ?

— Oui, répondit Manuela. Je lui dirais... je... Oh ! mais il me semble qu'il ne peut plus venir maintenant, Stefano !

— Et s'il était déjà venu ? demanda une voix imposante.

Pedro s'avança, au même instant, entre son fils et sa nièce, et devant la figure sévère du vieil Espagnol, la promise baissa les yeux, comme devant la personnification de son serment.

— Mon père! balbutia don Stefano, essayant de désarmer le regard qui l'accablait lui-même.

— Silence! reprit le vieillard; l'amour n'a que trop parlé ici; il est temps que le devoir s'y fasse entendre! Si le lieutenant d'Hervilliers était dans cette maison, Manuela?

— Juste ciel!

— Si, plus fidèle que vous, il réclamait tout à l'heure ce que vous lui avez promis au lit de mort de votre père, ce qu'il est venu chercher jusque dans ces lieux, au péril de sa vie? je vous le demande à mon tour, ma nièce, que lui répondriez-vous?

Don Pedro prononça ces paroles d'un ton si imposant, que Manuela crut entendre la voix de son propre père et le voir lui-

même ressuscité devant elle. Tremblante et soumise, comme le coupable aux pieds de son juge, elle repartit en détournant ses yeux de Stefano pour les fixer sur le redoutable vieillard :

— Je répondrais au lieutenant d'Hervilliers que je suis sa promise devant Dieu et devant les hommes, et que je ne serai jamais à un autre, tant qu'il vivra pour être mon époux !...

— Tenir sa promesse, et mourir : à la bonne heure ! répliqua don Riaz en tendant la main à sa nièce ; venez donc vous préparer, mon enfant, à recevoir votre fiancé !...

Il l'emmena en même temps vers la petite chambre, où Stefano voulut en vain les suivre...

— C'est le bonheur que vous m'enlevez, mon père ! s'écria-t-il.

— C'est l'honneur que je te rends, mon fils, répondit Pedro.

— Veille sur le lieutenant, ajouta-t-il, voici la guérilla!

Les guérilleros, en effet, quittaient la maison voisine, et se réunissaient autour de l'aire et de la grange, pour en surveiller les issues.

XVIII

La Visite Domiciliaire.

— Quel rêve!... et quel réveil!... disait Stefano en délire, l'œil fixé sur la porte de la petite chambre. Manuela m'avoue qu'elle m'aime... et elle ajoute qu'elle ne sera jamais à moi, tant que d'Hervilliers vivra!.... *Tant qu'il vivra!* Et c'est moi-même qui dois

répondre de son existence sur la mienne, quand je n'aurais qu'à laisser faire peut-être!... Oh! le désespoir donne d'horribles tentations!... C'est à devenir fou!... Fuyons, s'il en est temps encore! quittons ces lieux, où chaque pensée est un supplice ou un parjure! courons rejoindre et arrêter les guérilleros avant qu'ils entrent dans cette maison!... car, hélas! s'ils y arrivaient en ce moment, s'ils venaient tout à l'heure me demander où est l'ennemi qu'ils cherchent... par l'enfer! je ne sais si j'aurais la force... Oh! fuyons! fuyons!

Et reprenant son fusil et ses pistolets, il allait se précipiter tête nue, par la porte de l'aire... lorsqu'il recula à la vue du capitaine de la guérilla, qui lui enjoignit par un signe de rester en place...

— Malheur!... il est trop tard! dit le jeune

homme en laissant tomber ses armes, et en se laissant tomber lui-même sur une chaise.

— Deux sentinelles devant chaque porte et devant chaque fenêtre ! commanda le capitaine à la troupe nombreuse qui le suivait.

Puis, s'adressant à un lieutenant et à dix guérilleros, et frappant de son épée sur le seuil de la salle :

— Voici le dernier refuge qui ait pu s'offrir à notre prisonnier ! dit-il, c'est ici que nous devons le trouver, s'il est caché dans le village ; entrons donc, et cherchez partout, camarades ; vous savez que celui qui remettra la main sur le Français aura l'honneur de lui tirer le premier coup de fusil et recevra vingt doublons pour récompense.

En même temps il s'avança dans la

salle, et Stefano se trouva seul entre douze hommes.

Les deux chefs portaient un costume assez imposant, et qui pouvait passer pour un uniforme; mais l'équipement des soldats était d'une irrégularité qui eût pu sembler plaisante, si leurs figures et leur contenance eussent été moins terribles à voir.

L'un était vêtu d'une veste de paysan, mariée à un pantalon militaire; l'autre avait des culottes étroites à la Figaro, avec un ample gilet à la Bazile : celui-ci avait couvert son chef d'un grand chapeau de capucin, relevé des deux côtés; celui-là s'était coiffé d'un shako posé sur une calotte de mousseline à quatre nœuds.

La même variété régnait dans leurs armes, collection de tous les instruments meur-

triers, depuis la carabine jusqu'à la lance, et depuis l'épée jusqu'au stylet.

On reconnaissait une troupe d'aventuriers, formée à la hâte, autant pour piller et pour massacrer çà et là que pour défendre le pays contre les constitutionnels.

Le capitaine cependant avait une apparence de désintéressement et de richesse, qui indiquait un rôle plus grave et plus digne, et il était facile de voir que l'occasion seule abaissait au rôle de chef de guérilla un homme capable de commander avec distinction à des troupes régulières et disciplinées.

On voyait, au reste, à sa vigilance extrême et à la prudente minutie de ses ordres, qu'il s'était fait une obligation d'amour-propre de ressaisir son prisonnier, et qu'il était prêt à tous les sacrifices pour arriver à ce but important.

— L'ami, dit-il en allant droit à Stefano pendant que les dix hommes se partageaient pour visiter les chambres, que vouliez-vous faire de ces armes, s'il vous plaît? Étaient-elles destinées à vous défendre personnellement, ou à protéger l'officier christino que vous avez caché ici?

— Personne n'est caché dans cette maison! répondit l'hidalgo, avec la fermeté que le péril rend d'abord aux hommes de cœur; les Riaz de la Sarga sont connus de tout le pays pour être dévoués à l'Espagne et à Charles V; j'ai trois frères enrôlés dans l'armée royale, et je prenais les armes que vous m'avez vues à la main, afin d'aller vous demander à entrer dans vos rangs.

Le capitaine le regarda d'un œil défiant, et remarqua quelque trouble dans sa physionomie.

— Oui-da ? dit-il, la défaite est heureuse, quoique plaisante. C'est aussi sans doute pour être des nôtres, jeune homme, que vous avez rejeté avec effroi votre fusil, en nous voyant entrer ici plus tôt que vous n'aviez pensé ?

N'ayant rien à répondre à cette observation, le Castillan feignit de ne l'avoir pas entendue.

— Notre homme est dans cette maison ! dit alors le capitaine avec assurance.

Puis s'adressant aux guérilleros qui revenaient de visiter les deux chambres :

— Eh bien ! demanda-t-il, de ce côté ?

— Personne.

— Et de cet autre ?

— Une jeune fille et un vieillard.

— Amenez le vieillard, reprit le capitaine. Il doit être avare ou faible : nous l'effrayerons ou nous le payerons, ajouta-t-il à part lui.

— Et vous, l'ami, dit-il à Stefano, pendant qu'on exécutait ses ordres, vous allez monter à l'étage supérieur avec mon lieutenant et ces trois hommes; vous leur ouvrirez toutes les portes qu'ils vous diront d'ouvrir, et vous ferez en général tout ce qu'ils vous commanderont.

— N'épargnez ni menaces, ni promesses, pour gagner ce jeune homme, murmura-t-il ensuite à l'oreille de l'officier, en lui glissant dans la main une bourse où résonnaient des pièces d'or. Vous savez qu'à quelque prix que ce soit, je veux ressaisir notre prisonnier !...

Don Stefano fut tenté de résister à l'in-

jonction du capitaine ; mais il réfléchit que ce serait achever de se rendre suspect, et il précéda le lieutenant et les trois hommes sur l'escalier qui partait de l'angle de la salle.

XIX

La Double Épreuve.

Au même instant, don Pedro sortait de la chambre, amené par deux guérilleros et appuyé sur son bâton.

— Mes amis, dit-il avec calme et fierté, je suis surpris que vous veniez troubler ainsi le repos de ma maison; mon nom seul doit

vous apprendre que je suis aussi bon serviteur de l'Espagne et du roi que vous pouvez l'être vous-mêmes. Ce n'est pas le fils d'une victime de la constitution, un ancien adversaire de Mina, qui peut oublier ce qu'il doit à son pays.

— Voilà qui est bien dit, señor, repartit le capitaine; malheureusement c'est un peu vague, et cela ne saurait suffire. Il s'agit d'être clair et précis, et de répondre à une simple question : N'est-il pas venu chez vous, depuis deux heures, un officier volontaire de Christine ? et cet officier n'a-t-il pas été caché ici, par vous ou par les vôtres ?

— Vous pouvez chercher, répliqua don Pedro, qui s'assit tranquillement dans son fauteuil.

Étonné de son sang-froid, le capitaine essaya de l'intimider.

— Si vous n'êtes pas sincère, vous jouez assez bien votre rôle, lui dit-il en le regardant dans les yeux. Cependant je crois que vous n'êtes pas intérieurement aussi paisible que vous en avez l'air.

— Vous vous trompez, jeune homme! répondit noblement le vieillard en hochant la tête.

Il se fit un assez long silence, qui fut interrompu par un coup de feu, tiré à l'étage supérieur. Tout le monde tressaillit dans la salle, et le capitaine envoya un homme savoir ce que c'était.

— Il est probable, pensa-t-il, que la conversation s'échauffe avec le jeune hidalgo.

— Les malheureux! se dit en même temps don Pedro; pourvu qu'ils ne fassent pas un mauvais parti à mon fils!

Le capitaine crut l'occasion favorable pour revenir à la charge près du vieux Castillan.

— Don Pedro Riaz, lui dit-il, écoutez-moi. Si le Français que nous cherchons n'est pas chez vous, vous savez du moins où il est... Vous le savez, morbleu! reprit-il en prévenant la réplique du vieillard. Or, ajouta-t-il à demi-voix, après s'être assuré par un coup d'œil que, dans la demeure comme sur la personne de Pedro, tout annonçait peu de richesse; or, pour que vous protégiez si discrètement un étranger qui ne peut en lui-même vous inspirer que de la haine, il faut que quelque convention secrète ait eu lieu entre vous, par exemple, qu'il vous ait promis une riche récompense?...

— De l'argent! dit Pedro avec un superbe dédain.

— Vous n'êtes pas forcé d'en convenir, reprit le capitaine d'un ton insinuant, mais on sait qu'à votre âge une somme ronde a quelque valeur : combien voulez-vous, señor, pour dire un mot ou faire un signe?

— Taisez-vous, capitaine! Et qu'on ne sache pas que vous osez...

— Personne ne nous entend!... Est-ce assez de cinquante doublons?

Don Riaz ne répondit pas.

— Je crois, dit un guérillero à un autre, que notre chef attaque le moral du bonhomme.

— En voulez-vous cent? reprit le capitaine... Vous en faut-il cent cinquante?... deux cents?...

— Arrière! vous dis-je, s'écria Pedro in-

digné; l'honneur d'un noble Castillan ne se vend pas, et c'est en vain que vous ravalez ici le vôtre!

— Vieux démon! pensa le capitaine. Essayons donc de la menace, ajouta-t-il en tirant un pistolet de sa ceinture.

Il montra le bout du canon à don Riaz, et lui dit d'une voix formidable :

— Puisque vous parlez ainsi devant l'argent, señor, voyons, s'il vous plaît, comment vous parlerez devant ceci : Où est le Français que vous avez caché?

Don Pedro garda le silence.

— Où est le Français? reprit le capitaine, qui fit craquer le ressort de son arme.

Même silence de don Riaz.

— Répondez, ou vous êtes mort! Où est le lieutenant d'Hervilliers?

L'impassible vieillard ne sourcilla point, et le pistolet allait faire feu, lorsque le guérillero qui venait de monter l'escalier descendit avec précipitation.

— Arrêtez! cria-t-il au capitaine. L'oiseau est déniché, ou du moins il va l'être!

— Qu'entends-je? dit Pedro en tressaillant des pieds à la tête...

Le capitaine remit son arme à sa ceinture, et fit signe au guérillero de poursuivre.

— Notre prisonnier, reprit celui-ci, qui indiqua une fenêtre, est dans cette masure que vous voyez au bout du jardin.

— Dans cette masure! se dit Pedro; il est perdu!...

— Comment avez-vous su cela? demanda le capitaine.

— Par le jeune homme qui est là-haut avec le lieutenant.

— Par Stefano! s'écria le vieillard en pâlissant d'horreur.

— Ah! ah! dit le chef, il paraît que le fils est moins dur à cuire que le père.

— Le lieutenant, ne découvrant rien, reprit le guérillero, et trouvant néanmoins au particulier un air qui l'intriguait fort, a dit à trois d'entre nous d'aller poursuivre nos recherches dans le grenier de la grange, et a profité de l'occasion pour prendre à part le villageois. J'étais avec eux, j'ai suivi la scène. Une bourse d'or assez ronde et le canon d'un pistolet ont été les deux éléments du marché. Le compere a d'abord fait le difficile, et c'est alors que le lieutenant lui a effleuré la moustache avec le coup de

feu que vous avez entendu. A ce bruit étourdissant, le jeune homme s'est ému tout à coup; il a poussé une exclamation singulière, et s'est aperçu trop tard que nous remarquions son trouble. Enfin, pressé de nouveau par le lieutenant de choisir entre l'or et le plomb, il s'est exécuté de fort bonne grâce, en acceptant la bourse et en indiquant la masure du jardin.

— Le Français que vous cherchez est là, nous a-t-il dit, passant soudain de l'hésitation d'un lâche à la résolution d'un traître consommé; courez-y sans perdre une minute; faites le tour par la grande route afin de surprendre votre homme, et vous le trouverez tapi dans le pavillon, derrière des gerbes de paille neuve.

Pendant que le capitaine prêtait une oreille joyeuse à ce récit, le vieux Castillan

l'avait écouté avec une épouvante mêlée d'incrédulité.

Aux derniers mots, il ne put se contenir, et il interrompit violemment le guérillero :

— Assez, misérable! assez, dit-il; ce que tu avances là est impossible; c'est une infâme calomnie ou un plat stratagème; mon fils est incapable...

— Regardez plutôt, señor, repartit le guérillero en montrant l'escalier.

XV

Le Prix du Sang.

Don Stefano, en effet, descendait avec le lieutenant et les trois hommes ; il tenait à la main la bourse du premier, et marchait lentement entouré des trois autres.

Son visage pâle et décomposé indiquait les combats que venait de soutenir son

âme, et don Pedro eût douté encore de l'horrible vérité, qu'il n'eût pu s'empêcher de la lire dans toute la personne de son fils.

Il n'eut que la force de pousser un soupir, et il tomba défaillant dans son fauteuil.

Stefano traversa la salle, d'un pas incertain, sans apercevoir son père... Il arriva ainsi jusqu'à la fenêtre, ouverte sur la grande route; là, il jeta au dehors le regard d'un homme en délire, et resta appuyé d'une main à la croisée, dans une immobilité complète.

Son autre main serrait convulsivement la bourse du capitaine; mais on voyait trop que ce mouvement était purement machinal, et que ce n'était point pour cet or que l'amant jaloux avait trahi le prisonnier!...

En se rappelant les hésitations de son fils

et son impatience soudaine de partir, Pedro s'expliqua cruellement son crime, et comprit qu'il n'avait vendu son hôte que pour perdre son rival. La passion avait sans doute égaré sa tête jusqu'à la folie, et il n'avait pas été plus maître alors de son action qu'il ne paraissait l'être désormais de ses pensées.

Quoi qu'il en fût, le vieux Castillan ne pouvait croire à tant d'infamie ou à tant de démence, et les yeux qu'il fixait sur Stefano semblaient aussi délirants que ceux du jeune homme lui-même.

Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec le lieutenant, le capitaine fit un signe à deux des guérilleros qui accompagnaient le villageois :

— Restez ici près de ce drôle, leur dit-il, traitant déjà Stefano avec le mépris dont on

paye les traîtres; surveillez-le bien jusqu'à ce que nous ayons le temps d'arriver au lieu indiqué; s'il fait un seul mouvement suspect, avertissez-nous, en lui cassant la tête d'un coup de pistolet, et si une bonne fusillade vous annonce qu'il ne nous a pas trompés, quittez-le aussitôt pour venir nous rejoindre, en filant comme nous par la grande route.

— C'est entendu, capitaine, dirent les deux guérilleros.

Et ils reprirent leur place à droite et à gauche de Stefano, tandis que tous les autres sortaient sans bruit par la porte de l'aire, et s'avançaient à petits pas vers la masure, en armant silencieusement leurs fusils.

XXI

La Malédiction.

Un morne silence régnait dans la petite salle, où il ne restait plus que don Pedro et son fils avec les deux guérilleros.

Stefano, debout devant la fenêtre, entre ses deux gardiens, se croyait encore seul avec

eux, et ne détournait pas ses yeux hagards de la route.

Pedro, sans force et sans voix dans son fauteuil, ressemblait à un homme qui vient de perdre d'un seul coup tout ce qu'il possédait sur la terre.

Hélas! le vieux Castillan pleurait son trésor le plus précieux, l'honneur de son nom, livré par son propre fils!

Pendant quelques minutes sa pensée ne fut qu'une sorte de chaos, au milieu duquel se croisaient la douleur et la honte, le doute et le désespoir, le regret tardif d'avoir eu confiance en Stefano, et le désir non moins inutile d'empêcher l'effet de sa trahison.

La tête de don Riaz ressemblait, en ce moment, à ces sublimes figures de larmoyeurs qu'on voit dans les tableaux des

maîtres espagnols, et que l'acteur Joanny reproduisait assez fidèlement dans le rôle de Ruiz Gomez, au quatrième acte d'*Hernani*.

— Il est donc vrai! murmura le vieillard, s'éveillant comme un homme qui voit son cauchemar réalisé. Il est donc vrai, juste ciel! mon fils a livré son hôte! mon fils a vendu son rival! Don Stefano Riaz de la Sarga tient dans sa main le prix du sang! Et son sang à lui, le sang des Riaz, ne s'est pas soulevé tout entier dans ses veines! Et la honte ne l'a pas étouffé quand ses doigts ont touché cette bourse infâme! Et les murs de cette maison ne tombent pas sur lui pour l'écraser, ces murs qui n'ont jamais vu de trahison avant la sienne! Et moi! moi! grand Dieu! cloué ici par la faiblesse, paralysé d'horreur, je ne puis... je ne puis courir réparer le crime de mon fils!...

En parlant ainsi, d'une voix sourde et suffoquée, il faisait de vains efforts pour se soulever sur ses genoux tremblants. A chaque fois, il retombait dans son fauteuil, trouvant à peine la force d'exhaler un soupir.

— Impossible! impossible, hélas! balbutiait-il alors avec une douleur mêlée de colère.

Puis, la douleur l'emportant à la fin, il laissa tomber dans ses mains son front vénérable, et de grosses larmes ruisselèrent entre ses doigts.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-il en sanglotant, j'ai trop vécu d'un jour, faites-moi donc mourir!

Tout d'un coup le bruit de ces gémissements parvint à l'oreille de Stefano et sembla le faire revenir à lui-même.

— Qui est là? dit-il en ramenant ses yeux égarés dans la salle.

Et pour la première fois il aperçut don Riaz...

— Mon père! dit-il aussitôt avec un cri étrange.

Puis, détournant soudain la tête pour cacher l'horrible confusion qui lui brûlait le visage :

— Il était là, juste ciel! ajouta-t-il sourdement; il était là, et il a tout vu sans doute!...

A ces mots : Mon père! si connus et naguère si doux, le vieillard avait tressailli dans son fauteuil avec une sorte de rage, comme si un pouvoir galvanique lui eût rendu la force en même temps que la fureur.

— Ne m'appelle pas ton père! s'écria-t-il en se tournant, les yeux enflammés, vers Stefano; ne m'appelle pas ton père, car tu ne peux pas être mon fils!... Non! quand la vertueuse Paquita Perez me donna mon quatrième enfant, quelque mauvais génie me l'enleva sans doute et te mit à sa place dans le berceau de famille, et j'ai pris pour mon sang le monstre qui grandissait sous mes caresses paternelles, le serpent qui se réchauffait dans mon sein pour m'étouffer avant mon dernier jour! Ne m'appelle donc pas ton père, malheureux, ou alors dis-moi bien vite que mes yeux ne savent plus voir ni mes oreilles entendre; que j'ai rêvé que mon fils était un lâche, un traître, un assassin! dis-le-moi, Stefano! dis-le-moi!

Le jeune homme fit un mouvement pour répondre, et s'arrêta à l'aspect de ses deux gardiens.

L'effort qu'il fit alors pour garder le silence parut lui être si pénible, qu'il manqua de défaillir à son tour, et il fut obligé de s'appuyer au bras d'un guérillero.

— Eh bien! eh bien! lui dit à demi-voix l'aventurier; des faiblesses? des remords? allons donc! n'écoutez pas le bonhomme, et regardez plutôt cette bourse que votre main semble tenir avec tant d'indifférence. Vingt-cinq pièces d'or toutes neuves! Par saint Jacques! voilà une chose solide et fortifiante!...

Don Stefano eût voulu entrer sous terre pour ne pas entendre ces paroles.

De pourpre qu'était sa figure, elle devint violette; et, sans adresser un regard à son père, il fixa de nouveau ses yeux sur la grande route...

Pedro, cependant, était venu à bout de se lever de son fauteuil, et il s'était approché lentement de son fils.

— Il ne m'écoute seulement pas, reprit-il en voyant celui-ci se retourner vers la fenêtre. Son œil ne peut quitter cette croisée fatale?... On dirait qu'il guette le succès de sa perfidie, qu'il regarde si l'on arrive à temps jusqu'à son rival, et qu'il veut s'assurer par lui-même qu'on ne le manquera pas!... Malheureux! cria-t-il enfin sur l'épaule de Stefano, s'il en est ainsi, sois donc.....

Le jeune homme se détourna par un mouvement terrible, et arrêta les deux bras levés pour le maudire!...

— Non! poursuivit le vieux Castillan, désarmé malgré lui, mais s'exaltant de plus en plus... Le maudire, en effet, serait encore le

traiter comme mon fils... Et ce n'est pas ma bouche qui doit le châtier, c'est ma main... ma propre main qui doit en faire justice!... Puis, ajouta-t-il avec délire, je dois moi-même retrancher la honte et le crime de ma famille. Un Espagnol ne saurait reculer devant ce qu'a fait un Romain!...

En murmurant ces paroles entrecoupées, la figure de don Riaz était devenue effrayante à voir... Ses yeux sortaient de leurs orbites, et ses cheveux blancs se dressaient sur sa tête...

Les guérilleros, qui le suivaient curieusement, furent épouvantés de l'expression de son regard...

Il recula, en frémissant et en chancelant, jusqu'à la place qu'il venait de quitter, étendit le bras vers un de ses pistolets, qui était

resté suspendu à la muraille, le saisit, et l'armant, par un geste convulsif, il allait en diriger le canon sur la tête de son fils... lorsqu'une porte s'ouvrit à sa droite, et une main arrêta la sienne...

XXII

Il est mort !

Cette main, envoyée par la Providence, était celle de Manuela.

N'entendant plus de bruit dans la chambre où l'avait laissée Pedro, la jeune fille croyait la guérilla partie, et venait retrouver son oncle et son cousin...

Le premier objet qui frappa ses yeux fut le pistolet de don Riaz près de partir...

— Que faites-vous, grand Dieu? dit-elle en saisissant le bras du vieillard.

Don Pedro s'arrêta, frissonnant, et promena autour de lui un regard farouche... Puis, apercevant sa nièce à son côté, il laissa brusquement tomber son arme...

— Manuela! dirent à la fois le père et le fils.

— Tous les supplices à la fois! ajouta celui-ci en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Ah!... c'est toi... Manuela? reprit Pedro d'un air encore égaré. — Qu'allais-je faire, malheureux! ajouta-t-il en passant une main sur son front trempé d'une sueur froide.

— Voilà la colombe que nous avions dénichée tout à l'heure de cette chambre! murmura le premier guérillero à son camarade; la petite a la physionomie moins rébarbative que le vieux paysan, et je l'emmènerais volontiers à la place de l'oiseau que nous pourchassons...

Le second guérillero fit un geste sympathique, et Manuela s'avança jusqu'au milieu de la salle...

— Don Stefano gardé par deux soldats! dit-elle en remarquant alors son cousin près de la fenêtre. Qu'est-ce que cela signifie, sainte Vierge! et que se passe-t-il donc ici depuis une heure?

Elle se souvint avec effroi que Pedro lui avait annoncé l'arrivée de son promis, et elle s'assura en tremblant que d'Hervilliers n'était point dans la salle...

Alors elle fit un mouvement instinctif vers son cousin, et elle allait s'approcher tout à fait de lui, si Pedro n'eût couru l'arrêter...

— Enfant! lui dit-il en retrouvant son exaltation, garde-toi d'approcher de ce maudit!... Toi qui lui as avoué tout à l'heure que tu l'aimais, hâte-toi de lui déclarer que tu le méprises!... car, vois-tu, c'est un lâche et un traître; il a vendu son hôte et ton fiancé!...

— Il a vendu mon fiancé, lui! s'écria la jeune Espagnole avec horreur. Oh! c'est impossible, ajouta-t-elle d'un ton de superbe incrédulité.

— Regarde! reprit le vieillard en lui montrant la fenêtre; regarde là-bas ces hommes armés qui font le tour du jardin par la grande route...

— Les guérilleros ! Eh bien ?

— Eh bien ! c'est lui, c'est Stefano qui les a envoyés là ! Ils vont surprendre et assassiner d'Hervilliers dans son dernier refuge !

— Juste ciel ! s'écria la jeune fille, qui apercevait effectivement, par-dessus la haie du jardin, les têtes des guérilleros arrivant à la masure.

Don Stefano la vit au même instant s'éloigner de lui avec effroi, et il se fût précipité vers elle, s'il n'eût été retenu par ses deux gardiens.

Il se rappela l'ordre terrible du capitaine, et se retourna pour la troisième fois vers la fenêtre...

— Et non-seulement il a trahi, continua le vieillard, achevant de décharger sa colère et reprenant la main de sa nièce, mais tu vois

encore qu'il surveille le succès de sa trahison, qu'il suit d'un œil impatient les complices de son crime... Reconnais-tu là mon fils, Manuela! ajouta-t-il tout à coup avec un désespoir déchirant; reconnais-tu là l'homme que tu as aimé?

Il se renversa dans son fauteuil, en levant les deux mains au ciel, et, ses yeux épuisés n'ayant plus de larmes, son cœur éclata en sanglots effrayants.

La jeune fille, consternée, le regardait avec terreur; les guérilleros détournaient la tête d'une scène qui les attendrissait malgré eux, et Stefano, les yeux fixés sur la fenêtre, semblait prier le ciel de lui envoyer un coup de tonnerre.

A l'instant même, ce vœu parut exaucé, et une effroyable détonation fit trembler la salle...

Chacun reconnut la fusillade annoncée par le capitaine, dans le cas où le prisonnier serait retrouvé dans sa cachette ; et pendant que les deux guérilleros répondaient à ce signal de mort par un cri de joie, Manuela se jeta éperdue entre les bras du vieux Castillan.

Le bruit meurtrier de la fusillade fut suivi d'un lugubre silence.

Pedro et Manuela semblaient évanouis ensemble. Stefano appuyait à la croisée son front pâle comme la mort, et les deux guérilleros eux-mêmes se regardaient avec une stupéfaction muette...

— Allons, l'ami, dit enfin l'un d'eux au jeune homme, d'un son de voix sinistre, voilà votre hôte parfaitement mort, et vous n'avez pas volé l'argent de cette bourse...

Nous souhaitons qu'il vous profite ici-bas, et nous sommes bien vos serviteurs...

En parlant ainsi, ils échangèrent un signe, et ils se préparèrent à gagner la route, suivant l'injonction de leur chef.

Réveillés par le bruit de leurs pas, Manuela et Pedro les suivirent avec horreur jusqu'à la porte, et quand ils les virent disparaître derrière le seuil, ils retombèrent anéantis dans les bras l'un de l'autre...

— Il est mort! dit le vieillard d'une voix sombre.

— Il est mort! répéta sur le même ton la jeune fille.

XXIII

Il est sauvé!

— Il est sauvé! s'écria Stefano, qui jeta loin de lui la bourse des guérilleros. Il est sauvé, mon père! ma cousine, il est sauvé!

— Sauvé! répétèrent l'oncle et la nièce en se relevant d'un bond, tandis que le jeune

homme, courant à la petite porte de la grange, criait avec force :

— A moi, d'Hervilliers !

— Oui, reprit-il sans attendre la réponse, en revenant vivement dans la salle ; oui, mon père ; oui, Manuela, le lieutenant est sain et sauf, et vous allez le revoir à l'instant !

— Il se pourrait ! dit Pedro, passant de la mort à la vie.

— Eh ! comment cela? demanda la jeune fille moins rassurée.

— En laissant d'Hervilliers dans la masure, répondit rapidement Stefano, tandis que son regard encore agité allait de la salle à la grange, j'étais convenu avec lui de l'avertir par un coup de pistolet, s'il devait quitter sa cachette pour revenir à la maison ;

dans ce cas, je lui avais dit de se glisser le long de la haie du jardin jusque dans cette grange, où je le déroberais de nouveau à ses ennemis, pendant qu'ils le chercheraient en vain dans le pavillon. Vous comprenez maintenant le trouble et l'effroi où m'a jeté le coup de feu tiré là-haut par le lieutenant de la guérilla : prenant nécessairement le coup de feu pour le signal arrêté entre nous, d'Hervilliers allait quitter la masure pour la grange, et se jeter lui-même entre les mains qui le cherchaient. Le seul moyen de le cacher ici était donc d'envoyer là-bas les guérilleros ; c'est ce que j'ai eu le courage de faire, en feignant de vendre mon hôte, en acceptant la bourse honteuse qui contenait le prix de son sang, en me laissant maudire par vous, mon père, comme un infâme, exécrer par vous, ma cousine, comme un assassin !... J'ai connu pendant un quart

d'heure tous les tourments de l'enfer; mais j'ai vaincu les affreuses tentations de la jalousie; j'ai sauvé mon hôte et mon rival, et je suis digne de vous deux!

Le jeune homme n'avait pas achevé sa justification, que Pedro et Manuela étaient à ses pieds.

— Don Stefano Riaz! dit le vieux Castillan d'une voix solennelle, pardon! pardon, mon fils!

— Pardon, Stefano! pardon! répéta tendrement Manuela.

Et peu s'en fallut que le père ne s'agenouillât devant son enfant, que la jeune fille ne couvrît de baisers les mains du jeune homme...

Don Stefano les attira ensemble sur son

cœur, et cet embrassement le consola de toutes ses souffrances...

Cependant son appel à d'Hervilliers demeurait sans effet, et celui-ci ne paraissait point à la porte de la grange...

Étonné de ce retard, le jeune homme appelle de nouveau... Mais il ne reçoit pas plus de réponse que la première fois, et sa surprise se change en inquiétude...

Il court à la porte qu'il avait ouverte, et crie encore : — D'Hervilliers!

Même silence, et autre surcroît d'étonnement, compliqué cette fois d'une secrète terreur...

Pedro se joint à son fils pour appeler à son tour, et tous deux frémissent à la fois de rester sans réponse.

— Juste ciel! dit Stefano, qui se trouble tout à fait, que devient donc le lieutenant? Il doit pourtant nous entendre, et il ne peut être ailleurs que là!...

— D'Hervilliers! reprend-il d'une voix tremblante, en se précipitant dans la grange, plus silencieuse que jamais...

Et, ne pouvant plus enfin dissimuler l'horrible pressentiment qui le saisit :

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-il avec épouvante, si je m'étais trompé! si je m'étais trompé!...

— Trompé! Que dit-il? répètent le vieillard et la jeune fille glacés d'effroi, tandis qu'il parcourt, éperdu, tous les coins de la grange.

Et cette nouvelle émotion les cloue si fortement à leurs places, qu'ils peuvent à

peine le suivre de l'oreille et des yeux dans sa terrible recherche.

Pendant deux minutes, un silence mortel règne dans la salle, interrompu seulement par de vagues clameurs arrivant de la route.

Tout à coup Stefano reparaît, pâle, chancelant, hors d'haleine, les cheveux épars...

— Malheur! malheur! s'écrie-t-il; d'Hervilliers n'est pas dans la grange! Il n'y est point venu! Il n'aura pas pris ce coup de feu pour notre signal! Il sera resté dans la masure, et cette fusillade des guérilleros!...

Il s'arrêta brusquement, n'osant exprimer la pensée atroce qui lui venait à l'esprit.

Pedro et Manuela la comprirent, et poussèrent une exclamation d'horreur.

En même temps, les clameurs qui s'étaient élevées sur la route augmentèrent en se rapprochant.

— Victoire! victoire! répétaient une centaine de voix confondues en une seule.

Et croyant reconnaître les cris de triomphe de la guérilla qui venait de fusiller d'Hervilliers dans la masure :

— Plus de doute, malheureux! s'écria Stefano avec une explosion de désespoir, j'ai livré le lieutenant à ses bourreaux, en pensant l'arracher à la mort!...

Les cris de victoire retentirent bientôt à la porte de la maison, et Manuela se rejeta défaillante dans les bras de Pedro.

Mais la consternation de tous les trois fit aussitôt place à la plus vive surprise, lors-

qu'ils virent entrer dans la salle, au lieu des meurtriers du lieutenant, un bataillon des volontaires constitutionnels, conduit par d'Hervilliers en personne.

XXIV

Les Explications.

— D'Hervilliers ! s'écrièrent en même temps Stefano, don Riaz et Manuela.

— Des soldats de Christine ! des ennemis ! ajouta aussitôt le vieux Castillan, tandis que sa nièce se dérobait derrière lui...

— Dites des amis et des serviteurs ! ré-

pondit le lieutenant, qui tendit la main à Stefano; il n'y a plus ici de carlistes ni de christinos, morbleu ! il y a de braves Espagnols qui ont sauvé un honnête Français, et un homme reconnaissant qui leur apporte ses actions de grâce... voilà tout !...

— Mais, dit le jeune homme, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, ce n'est pas à nous que vous devez...

— Pas à vous, mille bombes ! interrompit d'Hervilliers avec une cordiale brusquerie. Ah çà ! qu'est-ce que vous dites donc, jeune Castillan ?...

— Alors, comment se fait-il ?...

— C'est juste ! Une minute d'attention voici la chose. D'abord et avant tout, il faut que je vous signifie, en quelque sorte, que vous vous êtes comporté comme un héroï-

que Espagnol que vous êtes, sacrebleu ! et que c'est moi seul qui ai pris sous mon bonnet de fausser plus ou moins la consigne. Voici : J'étais depuis une demi-heure, assez tranquillement, mais pas trop, dans la masure où vous m'aviez, en quelque sorte, mis en faction de corvée... Je ne voyais, sur la route et dans le jardin, ni guérilleros ni âme qui vive, et je commençais à me dire avec une certaine jouissance que la faction devait tirer à sa fin, lorsque j'entends *subito*, de ce côté, le coup de pistolet convenu entre nous deux, lequel me signifie de votre part qu'il faut déménager sans trompette...

— C'était un coup de feu tiré sur moi par le lieutenant des guérilleros, dit Stefano ; j'étais bien sûr que vous le prendriez pour notre signal, et qu'il vous ferait quitter immédiatement le pavillon.

— Je le quittai, en effet, instantanément, reprit d'Hervilliers, et je me préparais à filer, suivant nos conventions, vers la grange... Tout à coup, en jetant un dernier coup d'œil sur la route, voilà que j'aperçois, au lieu des habits plus ou moins quelconques des guérilleros du pays, l'uniforme assez ficelé, j'ose le dire, qui distingue les volontaires de Sa Majesté... Pardon, noble Castillan! je veux dire de Christine!... C'était, ô coup de la Providence! le bataillon dont je vous ai parlé ce matin, jeune homme, et qui, pour arriver un peu tard à Pañola, n'en arrivait pas moins à propos, comme vous voyez! Enfin, bref en deux mots, reprit d'Hervilliers en montrant les soldats qui l'entouraient, c'étaient ces messieurs que voici, et que j'ai bien l'honneur de vous présenter, messeigneurs!...

— Portez armes ! présentez... armes !... ajouta-t-il militairement.

Et les soldats exécutèrent ce double mouvement avec la précision la plus coquette.

— Vous sentez bien, poursuivit le lieutenant, qu'au lieu de gagner la grange où vous m'appeliez, je ne fis qu'un saut vers les défenseurs que m'envoyait le ciel, au risque de vous causer de l'inquiétude sur mon compte... Je franchis haies et fossés, et je tombe au milieu du bataillon comme un boulet de trente-six... Je leur conte, plus ou moins brièvement mes aventures et ma position ; et, décidés à me venger en bons camarades, ils marchent avec moi à la découverte des guérilleros. Mais à peine avions-nous fait dix pas, que voici bien une autre histoire ! Nos petits amis venaient de quitter cette maison pour courir à la ma-

sure, et, en croyant me pincer bel et bien dans ma cachette, ils arrivaient, en quelque sorte, dans la gueule du loup... Attention à la manœuvre ! dis-je à mes camarades, et sachons profiter de nos avantages... En même temps nous nous embusquons à un détour de la route, nous laissons venir les guérilleros en désordre jusqu'à vingt-cinq pas, et alors nous leur démasquons à la barbe un front de cent carabines ! Pan ! pan ! pan ! pif ! paf ! décharge générale !... Un véritable tir aux guérilleros !... Trente hommes par terre en une seconde ! le reste en déroute, et voilà !...

— La fusillade dont nous l'avons cru victime lui-même ! pensa don Stefano, s'expliquant tout désormais.

— Vous devinez le reste, reprit le lieutenant : ne voulant pas quitter Pañola sans

vous remercier, et tenant à remplir l'objet dont je vous ai touché deux mots ce matin, j'ai dit à mes camarades : Si vous êtes en retard, et moi idem, j'en suis fâché, mes bons amis ; mais la reconnaissance et autre chose m'appellent au village : ainsi donc, par le flanc gauche, en avant, marche ! C'est alors que nous avons rencontré et pincé sur la route ces deux traînards qui rejoignaient leur compagnie ; ils m'ont conté, chemin faisant, le tour en quelque sorte sublime que vous leur avez joué ; j'ai voulu les traîner jusqu'à vos genoux, et je les mets à votre disposition, seigneur hidalgo, pour en faire ce qu'il vous conviendra...

En parlant ainsi, le lieutenant d'Hervilliers fit ouvrir les rangs des soldats restés à la porte de la ferme, et il amena dans la salle, en les tirant par les oreilles, les deux

guérilleros qui avaient été chargés de garder Stefano.

—Tenez ! leur dit celui-ci.

Et il jeta à l'un d'eux la bourse de leur capitaine, qu'il ramassa par terre.

— Allez rejoindre vos chefs, reprit-il, s'ils sont encore vivants, et dites-leur de ma part, en leur rendant cet or, qu'ils aient à servir la bonne cause par des moyens plus dignes d'elle...

— Merci, señor, répondirent les deux drôles, en prenant à la fois la bourse et la clef des champs.

— Il n'y a pas de quoi, dit le lieutenant, qui les poussa de la main hors de la salle.

—Et maintenant, poursuivit-il, se retournant vers Stefano, en homme qui n'a pas une minute a perdre ; maintenant que je sais

tout ce que vous avez souffert pour moi... sans compter ce que ces deux drôles n'auront pu me dire... en attendant que le sort m'offre le plaisir de me faire tuer pour vous ou les vôtres, il n'y a pas de don Carlos ni de reine Isabelle qui tiennent, il faut que je vous presse sur ma poitrine comme un frère, et que toute votre famille me passe par les bras...

Il y avait dans l'accent de ces paroles un sentiment de reconnaissance si vif et si profond, que l'Espagnol en fut attendri.

Il ne put s'empêcher de prendre au mot le lieutenant, et tous deux s'embrassèrent avec l'effusion la plus touchante.

— Mais ce n'est pas tout, reprit l'expansif officier, qui regarda vivement autour de lui, vous avez, sans doute, un père, une

mère, une sœur, une femme peut-être?... où sont-ils?

— Ce noble vieillard est le digne auteur de vos jours? ajouta-t-il en désignant don Riaz.

Et, sur le signe affirmatif de Stefano, il se jeta sans façon au cou du vieux Castillan.

L'ancien compagnon d'armes de Ferdinand, l'ennemi acharné de la Constitution, ne put s'empêcher de rougir de se voir embrassé ainsi par un volontaire de l'armée de Christine; mais la familiarité du Français était tellement irrésistible, que le plus farouche Espagnol n'eût pu se dérober à la contagion.

— Ah ça, est-ce qu'il n'y a pas de femmes dans la famille? demanda bientôt d'Hervilliers.

Et, faisant un demi-tour sur le bout du

pied, il continua ses recherches d'un air plein de galanterie.

Ce fut alors que, malgré les soins de Manuela pour éviter son attention, et tandis que Stefano suivait avec anxiété ses mouvements, il aperçut la jeune fille toute tremblante, derrière le grand fauteuil de Pedro Riaz...

XXV

La Reconnaissance.

— Ah! voici, dit le lieutenant, en retroussant sa moustache, sans reconnaître encore sa fiancée...

Et s'avançant vers elle d'un air avantageux, tandis que Stefano et son père se regardaient avec terreur :

— Aimable Castillane, dit-il poliment, permettez.

Il s'arrêta court, en équilibre sur un pied, fixa sur la jeune paysanne les yeux les plus stupéfaits du monde, et, faisant signe à ses soldats d'aller l'attendre dans l'aire :

— Mille bombes ! reprit-il, mais je ne me trompe pas; c'est Manuela d'Avilez, de Tafalla, ma jolie promise d'il y a dix-huit mois?...

— Et ma nièce, señor, répondit gravement Pedro, sentant qu'il fallait avoir de la force pour trois, et rentrant dans son rôle de mentor des consciences...

— C'est moi, en effet, monsieur d'Hervilliers, balbutia la Navarraise en pâlissant...

— Voyez comme ça se trouve! s'écria gaiement l'officier.

Et il embrassa la jeune fille comme il avait embrassé le vieillard, sans s'expliquer l'agitation de ses hôtes autrement que par sa propre émotion.

Toute joie cependant avait disparu de la petite salle, comme le soleil s'efface au retour de l'orage.

C'est qu'effectivement l'orage des passions et des jalousies venait de se rallumer; le combat de l'honneur et de l'amour recommençait dans les âmes, et les trois membres de la famille se considéraient, en frémissant, personnages d'un drame funeste arrivé à sa dernière péripétie.

XXVI

Espagne et France.

— Je viens de rendre la vie à cet homme, et il va m'enlever le bonheur! pensait don Stefano, n'osant envisager le lieutenant.

— O mon père! mon père! venez à mon secours! murmurait Manuela, les yeux levés au ciel.

— Allons, se disait le vieil hidalgo, qui se rappelait le proverbe castillan, encore quelques minutes de courage, et tout sera terminé!

Cependant d'Hervilliers s'était remis de sa surprise en contemplant la jeune fille.

— Pardieu! reprit-il gaillardement, je ne me croyais pas si près de vous, Manuela, quand je passais en cette maison de si mauvais quarts d'heure; et je ne m'attendais guère à vous trouver ainsi sous ma main, au moment de demander à mes nobles hôtes où j'aurais l'avantage de vous rencontrer!... Sur ma foi! il faut convenir que tout n'est pas guignon pour moi depuis ce matin, et que la Providence se mêle, en quelque sorte, de mes affaires autant que la fatalité... Quand je pense qu'il s'en est fallu de si peu d'instants que je ne mourusse à deux pas

de vous, sans soupçonner ce charmant voisinage!... Enfin, bref et en deux mots, me voici, et vous voilà, c'est à merveille! il nous reste cinq minutes pour causer, parlons peu et parlons bien! Vous imaginez facilement, ma toujours belle, le motif qui m'amène à Pañola après dès courses plus ou moins vagabondes?

Don Pedro vit sa nièce se troubler à cette question, et il répondit stoïquement pour elle à d'Hervilliers:

— Vous venez, sans doute, rappeler à Manuela la parole qu'elle vous a donnée au lit de mort de son père? Elle ne l'a point oubliée, señor! elle connaît son engagement de promise, ses devoirs de Castillane... et vous n'avez qu'un mot à dire...

— Suffit! interrompit le Français, étonné

de l'empressement du vieillard à parler pour la jeune fille, et ne pouvant se défendre de remarquer l'embarras extraordinaire de celle-ci.

— Veuillez me répondre vous-même, Manuela, reprit-il en l'observant avec attention... Vous savez ce que j'ai le droit de venir réclamer ici : êtes-vous toujours disposée à me l'accorder librement?

Don Riaz voulut encore élever la voix; mais l'officier lui imposa silence d'un geste, et il fallut que la Navarraise se décidât à parler :

— Librement? balbutia-t-elle..... sans doute, monsieur d'Hervilliers; mon cœur doit être à vous, comme ma main, et, du moment que vous tenez encore à l'un et à l'autre...

— Des phrases?... pensa le lieutenant,

qui pâlit à son tour. Allons, c'est clair! je suis relevé de faction!

— Mille millions de tonnerres! toutes les femmes sont des girouettes!... murmura-t-il avec rage entre ses dents, en faisant saigner sa lèvre sous sa moustache... Mais il s'agit de savoir quel est mon remplaçant, ajouta-t-il aussitôt, plus calme, et machinalement tourné vers Stefano...

Il le vit aussi muet, aussi troublé que Manuela; et, se souvenant alors de l'émotion que lui avait causée le matin sa confidence, et de la singulière hésitation du jeune homme à lui apprendre où il trouverait Manuela:

— Connu! reprit-il en lui-même, devinant toute la vérité; le Castillan a eu le temps de se faire aimer de la petite... le

cousin et la cousine se sont entendus; c'est tout simple!

Et, pendant que chacun le considérait avec angoisse, le lieutenant laissa échapper à demi-voix un nouveau juron, accompagné d'un geste plus énergique encore que le premier... Peut-être même, s'il n'avait pas eu soin de détourner la tête, eût-on remarqué sur son visage l'expression de la plus poignante douleur; mais en homme aussi habitué à se contenir à propos qu'à se livrer dans l'occasion :

— Motus! et attention à la manœuvre! se dit-il en reprenant sa figure impassible; j'ai été aussi heureux au jeu aujourd'hui que je suis malheureux en amour; et ce n'est pas la faute de ce brave jeune homme s'il a trouvé, comme moi, sa cousine à son gré; cela n'empêche pas qu'il m'ait sauvé la vie

aux dépens de son amour et de son honneur; et, puisqu'aussi bien je ne veux plus d'un cœur qui est à un autre, il s'agit de rendre ici abnégation pour abnégation, et de maintenir la France à la hauteur de l'Espagne!...

Il passa une main sur sa moustache, mit l'autre sur son cœur, et fit le geste d'un homme qui se soumet à un sacrifice immense...

— Allons! reprit-il résolument, pas de faiblesse! attaquons habilement la position, et retrouvons ici la langue qui nous caractérise!

XXVII

Dévouement pour Dévouement.

D'Hervilliers se tourna alors vers Manuela ; et souriant d'un air dégagé, qui contrastait avec l'extrême pâleur de la jeune fille :

— Mademoiselle, dit-il sans transition, je vais vous parler plus franchement que vous ne m'avez parlé, quoique la franchise me soit

ici beaucoup moins facile qu'à vous-même. Vous m'avez dit, en hésitant il est vrai, que votre cœur et votre main sont toujours en quelque sorte à ma disposition; je vais vous répondre sur un ton plus ou moins différent, et vous détailler en deux mots l'objet de ma démarche actuelle auprès de vous...

A ces paroles, qui n'annonçaient pas ce que chacun redoutait, Stefano et Manuela tressaillirent de surprise et d'espérance, et ils se rapprochèrent, palpitants, pour mieux entendre d'Hervilliers.

— Voyons! reprit celui-ci, se fortifiant dans son rôle, abordons la question en face, à la manière française, et tâchez, mes sombres Espagnols, de ne pas prendre la chose plus tragiquement que moi-même! Quel personnage croyez-vous avoir devant vous, dans la

personne de Charles-Édouard d'Hervilliers? Un officier plus ou moins héroïque et sentimental, n'est-il pas vrai? Un fiancé-modèle enfin, rapportant à sa promise, après une année de séparation, les illusions d'un cœur tout neuf et la fidélité du premier jour? Eh bien! nobles Castillans, s'il en est ainsi, vous vous faites une idée en quelque sorte fantastique de l'officier français en général et du fiancé en particulier... L'officier français, l'épée à la main, se bat mieux que personne, c'est connu! mais, relativement à la fidélité, je l'avoue en quelque sorte en rougissant, et j'en ai fait la triste expérience, l'officier français n'est pas digne de dénouer les cordons de vos souliers, ô Castillans! Votre proverbe dit : « Tenir sa promesse et « mourir; » le nôtre dit : « Serment d'a- « mour, serment d'ivrogne; » enfin, bref, et

en deux mots, nous ne sommes que des farceurs en amour!

— Vraiment? dirent Stefano et Manuela, avec l'élan de la plus douce espérance...

— Vous plaisantez, señor? demanda sérieusement don Riaz. Voulez-vous dire que vous avez trompé ma nièce, ou...

— Entendons-nous, auguste vieillard, interrompit le lieutenant, dont le courage et le désespoir augmentaient à la fois, à la vue de la joie naïve du villageois et de sa cousine; quand j'ai dit à mademoiselle que je l'aimais et que je l'aimerais jusqu'à la mort, j'étais aussi sincère qu'aujourd'hui, parole d'honneur!... Seulement, je m'abusais sur mes forces sentimentales .. Incapable, en effet, de rester fidèle jusqu'à la mort; tout ce que j'ai pu faire, en quittant la Navarre, a été

de l'être jusqu'en Biscaye, Aragon et autres lieux, où j'ai eu la faiblesse de contracter un nombre infini d'engagements... plus ou moins semblables au premier...

En prononçant, avec un rire forcé, ces paroles qui lui déchiraient l'âme, l'officier montra, pour en compléter l'effet, sa main gauche armée de trois ou quatre bagues. .

— Il suffit, señor! dit Pedro, dont la sévérité castillane cachait mal le contentement paternel; vous avez repris la parole que vous aviez donnée à ma nièce; mais alors, pourquoi êtes-vous venu à Pañola lui rappeler la sienne?

— Qui a dit que j'étais ici pour cela? demanda brusquement d'Hervilliers.

Don Stefano se souvint qu'en effet le Français n'avait pas avancé un seul mot

annonçant positivement qu'il vint réclamer Manuela. Il se reprocha d'avoir écouté trop tôt ses craintes jalouses, et il fut dupe, comme les autres, d'une feinte qui lui rendait la vie.

— Voici les raisons qui m'ont amené ici, poursuivit d'Hervilliers; je me suis dit, à part moi : Si je suis un individu sans consistance, ce n'est pas une raison pour que mademoiselle Manuela me ressemble... Tandis que je lui donne plus ou moins de remplaçantes dans mon cœur, il se peut qu'elle m'attende en fidèle Espagnole qu'elle est, et qu'elle refuse de faire le bonheur d'un autre, mieux organisé que moi sous le rapport conjugal... Alors, j'ai voulu venir lui faire mes excuses et lui rendre sa promesse, lui proposant, si c'est un effet de sa clémence, de reprendre réciproquement nos anneaux de fiançailles...

Ces mots n'étaient pas achevés, que Manuela avait remis sa bague au lieutenant.

Cet empressement naïf fendit le cœur de d'Hervilliers, qui échangea, en tremblant, les deux anneaux...

Il fit semblant, pour se donner une contenance, de chercher le sien quelque temps parmi ceux qui chargeaient ses doigts, et cette circonstance, qui complétait plaisamment ses aveux, permit à chacun de manifester sa joie par un éclat de rire...

— O Providence, merci ! dit Pedro, gardant seul sa gravité.

Et, incapable de se contenir plus longtemps, Stefano et Manuela se jetèrent dans les bras l'un de l'autre...

— A merveille! reprit le Français, étouffant jusqu'au bout sa douleur; voilà ce qui

s'appelle de la franchise espagnole, et je ne pouvais pas être remplacé plus honorablement.

Stefano se retourna vivement pour serrer la main de d'Hervilliers; mais il tressaillit et s'arrêta soudain en lui voyant deux grosses larmes sur les joues.

Les forces de l'officier étaient vaincues, et son cœur se brisait derrière le sourire de ses lèvres...

— D'Hervilliers! lui dit à demi-voix le jeune homme, en le regardant dans les yeux ; d'Hervilliers! vous pleurez, malheureux?...

— C'est d'attendrissement, répondit le lieutenant qui détourna la tête.

Mais l'illusion du Castillan était détruite...

Les diverses émotions et les paroles mystérieuses de son rival s'expliquaient à son âme, et l'héroïsme inopiné du Français se révélait au Castillan dans toute sa profondeur !

—D'Hervilliers! reprit-il à voix basse, tandis que Pedro et sa nièce s'embrassaient à leur tour; d'Hervilliers! tout ce que vous avez dit n'est qu'un sublime mensonge! Vous aimez Manuela!... vous vouliez l'épouser! vous n'avez point été infidèle! et si vous avez la générosité d'y renoncer pour moi, je ne veux pas que ce soit aux dépens de votre bonheur!

— Taisez-vous! dit tout bas le lieutenant en refoulant ses larmes, et ne défaites pas mon ouvrage, morbleu! Oui, c'est vrai, puisque vous l'avez deviné... je venais réclamer la petite; je l'aime toujours et je n'ai jamais

aimé qu'elle!... Ces bagues sont les alliances de mon père et de ma mère, et mes infidélités... autant d'inventions !... Mais silence ! encore une fois, silence ! Il ne faut pas que la pensée de mon malheur empoisonne la joie de celle qui vous aime ! D'ailleurs, vous vous êtes fait maudire de votre père pour assurer ma vie, je peux bien me faire oublier de ma promise pour assurer votre bonheur !... Dévouement pour dévouement, jeune homme ! La France vaut l'Espagne, et nous sommes quittes !

— Adieu donc, braves Castillans, mes sauveurs ! ajouta-t-il à haute voix ; faites joyeusement la noce pendant que je rejoindrai mon régiment, et puissions-nous ne nous rencontrer jamais sur les champs de bataille de ce malheureux pays !

— Adieu ! répondit Stefano, les yeux en pleurs.

D'Hervilliers l'embrassa encore, serra la main de don Riaz, baisa celle de Manuela, et rejoignit ses camarades dans l'aire.

— Par le flanc droit, en avant, marche! dit-il en précédant le bataillon...

Et tous défilèrent devant la fenêtre, après un roulement de tambour, tandis que l'officier fredonnait d'une voix mal affermie ce couplet des *Amours d'Adhémar :*

> Crainte indigne d'une âme fière!
> Indigne aussi d'un chevalier!
> Sa bouche a parlé la première,
> Mon cœur aimera le dernier...

Cependant le village entier s'était assemblé autour de la maison, où se retrouvaient alors tous les personnages de cette histoire.

Au moment ou d'Hervilliers sortit de l'aire à la tête de son régiment, le descen-

dant du Cid vient lui serrer mystérieusement la main, et lui parla ainsi à l'oreille :

— Les guérillas du prétendant se sont rassemblées pour prendre leur revanche... Acceptez-moi encore une fois pour guide. Je connais certain chemin au pied des montagnes...

— Un chemin à l'abri de tout danger, dit le Français, je m'en rapporte à vous, petit fils du Cid Campéador ! — Mais je vous remercie de votre obligeance. Le danger ne me déplaît pas aujourd'hui... Et je me sens d'humeur à recevoir une balle dans la tête! Si vous voulez être de la fête, suivez-moi, seigneur Henrique !

Le seigneur Henrique tourna le dos, tandis que le lieutenant se remettait résolument en marche; et, au moment de dispa-

raître au détour de la route, d'Hervilliers envoya encore un salut au fils et à la nièce de don Riaz...

— Manuela! Manuela! dit Stefano à sa cousine, en jetant à son rival un regard humide de larmes, vous voilà libre enfin, et nous allons être heureux! mais n'oublions jamais le lieutenant d'Hervilliers!...

Hélas! ils devaient le revoir trop tôt, le lieutenant d'Hervilliers! Et leur amour se flattait en disant : Nous allons être heureux; car une larme peut tomber entre la coupe et les lèvres, et dans le plus étroit embrassement il y a place pour un malheur.

XXVIII

Les Nouvelles de l'Armée.

Il n'y avait pas cinq minutes que le lieutenant et les christinos étaient partis.

On entendait encore sur la grande route la marche accélérée battue par les tambours.

Stefano et Manuela, appuyés l'un sur

l'autre près de la porte, écoutaient ce bruit qui emportait en s'éloignant toutes leurs douleurs, et à chaque instant ils se serraient la main, en échangeant un regard où se peignait la joie la plus profonde.

Don Pedro, paisiblement assis dans son grand fauteuil, respirant enfin des cruelles émotions qui l'avaient bouleversé, contemplait avec une larme dans les yeux ce tableau touchant, et oubliait dans son bonheur l'échec éprouvé par les armes de Charles V.

Les habitants du village, sentant que la félicité était rentrée dans la maison des Riaz, s'éloignaient discrètement, précédés de don Henrique, à qui la disparition des gens armés avait rendu tout son sang-froid.

Ce fut alors qu'un homme de trente-

deux ans environ, vêtu de noir des pieds à la tête, traversa le village, s'avança jusqu'en face de la maison de don Riaz, s'arrêta en levant les yeux au ciel, comme pour lui demander du courage, et, franchissant l'aire d'un pas incertain, parut aux yeux étonnés de Pedro et de son fils.

— Don Rodrigue ! l'aîné de mes enfants ! s'écria le vieillard.

— Mon frère ! s'écria Stefano.

— Mon cousin ! s'écria Manuela.

Et ces paroles n'étaient pas achevées, que le nouveau venu était dans les bras de sa famille.

Dans cette première surprise et ce premier embrassement, personne n'avait remarqué la couleur des habits de Rodrigue et la douloureuse impression de son visage.

Don Pedro fut le premier qui s'en aperçut... et une pâleur livide couvrit aussitôt les traits du vieillard...

— Rodrigue ! dit-il d'une voix tremblante, que signifient ces vêtements ?

Stefano et Manuela se regardèrent avec terreur, et don Rodrigue se rejeta dans les bras de Pedro !

— Mes enfants ! s'écria celui-ci, que sont devenus mes enfants ?...

—Mon père ! répondit Rodrigue; vous en aviez cinq... il y a huit jours; aujourd'hui... vous n'en avez plus que trois...

— Deux de mes fils sont morts ?... balbutia le vieillard, en retombant dans son fauteuil.

— Morts pour le roi, morts à mes côtés, sur le champ de bataille !...

— Ah, mes frères ! mes pauvres frères !... dit Stefano, et je n'étais pas là pour vous sauver ou périr avec vous !...

—J'y étais, Stefano, répliqua Rodrigue ; j'y étais avec Juan ; mais les balles ne choisissent pas leurs victimes... Ceux qui devaient mourir les derniers sont morts les premiers, mon frère !...

— Carlos et Peblo! mes deux plus jeunes enfants! dit Pedro avec désespoir... O mon Dieu ! vous me laissez survivre à mes deux plus jeunes enfants!

Manuela courut arroser de ses larmes les mains du vieil Espagnol, pendant que Rodrigue et Stefano se serraient en pleurant l'un contre l'autre...

Et quiconque eût vu cette scène de désolation, après la scène de joie qui avait pré-

cédé, eût blasphémé la Providence divine, en livrant à l'aveugle fatalité les destinées humaines.

Pendant bien longtemps on n'entendit que des pleurs et des sanglots, dans cette salle où tant d'amour et de joie s'épanouissait tout à l'heure!

Don Pedro fut le premier qui rompit le silence, et le Castillan se releva dans toute sa fermeté.

— Je te remercie, mon fils, dit-il à Rodrigue; je te remercie d'avoir eu le courage de m'apporter cette nouvelle. Annoncée par tout autre, elle m'eût tué peut-être; annoncée par toi, je comprends ce qu'elle signifie....

Don Rodrigue baissa les yeux sans ré-

pondre. Son frère regarda le vieillard, et Manuela devint pâle comme la mort.

— Je comprends aussi, mon père! dit Stefano avec effort, en serrant la main de Rodrigue. Je vous ai juré d'aller remplacer à l'armée du roi le premier de mes frères qui aurait l'honneur de tomber sur le champ de bataille. Puisque je dois en remplacer deux au lieu d'un, je suis prêt à partir, mon père!

Manuela voulut s'élancer éperdue vers Stefano; mais ses forces succombèrent à une telle émotion, et elle tomba évanouie dans les bras de Rodrigue.

Celui-ci l'emporta dans la chambre voisine, tandis que don Riaz retenait Stefano d'une main ferme; et quelques instants après, deux jeunes gens, l'escopette sur

l'épaule, quittaient silencieusement le village de Pañola.

Pedro ayant conseillé à son fils d'épargner à Manuela des adieux déchirants, Stefano avait embrassé en pleurant sa fiancée évanouie, et il avait juré d'être le lendemain matin dans les montagnes, où il était attendu avec Rodrigue par le général Cabrera.

Le grade de son plus jeune frère, don Peblo, lui était offert à cette rigoureuse condition.

XXIX

Le Dernier Pistolet.

Or, pendant un mois, Pedro et Manuela ne reçurent aucune nouvelle de Stefano.

Le mois suivant, le vieillard apprit que don Rodrigue était mort, comme Carlos et Peblo.

Le mois suivant encore, on lui annonça

que, de ses cinq fils, Stefano seul lui restait...

Confiant alors sa nièce à une famille qui émigrait en France, le vieillard prit le dernier pistolet et le dernier sabre suspendus à son mur, et il rejoignit, son bâton à la main, la dernière armée de don Carlos.

MANUELA D'AVILEZ.

Troisième Partie.

L'HUITRE ET LES PLAIDEURS.

XXX

Une Évasion.

Le soir du 14 septembre 1839, la petite ville d'I..., située sur le golfe de Gascogne, entre la frontière d'Espagne et la frontière de France, vit sa tranquillité habituelle troublée par un bruit et un tumulte dont elle n'avait pas depuis longtemps offert l'exemple.

Des soldats castillans, derniers débris de l'armée de don Carlos, venaient d'être faits prisonniers par la garnison fidèle à Christine.

Il n'était bruit que de la déroute complète du Prétendant, qui n'avait plus, disait-on, qu'à chercher un refuge en France.

Un bataillon de la légion étrangère avait l'ordre exprès de surveiller son passage, et d'instant en instant le télégraphe d'I... correspondait avec le télégraphe de Bayonne.

Tout à coup, dans une rue étroite, avoisinant le port, au milieu du fracas de vingt portes ouvertes et fermées l'une après l'autre, au milieu des clameurs poussées par une multitude de femmes et d'enfants, et du va-et-vient précipité de plusieurs groupes de marins, de bourgeois et de soldats, un

homme passa, fuyant à force de jambes devant une escouade d'officiers de police.

Si la course rapide de cet homme et les malédictions dont il était poursuivi n'avaient pas démontré qu'il venait de faire quelque mauvais coup, ses habits en lambeaux et sa mine bouleversée l'eussent suffisamment indiqué au moins clairvoyant.

Figurez-vous, en effet, la tournure du soldat de fortune le mieux caractérisé : quelque chose à la fois d'un bon vivant et d'un brave à l'épreuve de tous les périls, un air étranger d'ailleurs au milieu des Espagnols.

Tel était le personnage après lequel s'essoufflaient, alcade en tête, tous les alguazils de la ville d'I...

Ils eûssent couru longtemps sans atteindre leur homme, si celui-ci n'eût été retardé,

de minute en minute, par les gens alarmés qui l'arrêtaient au détour de chaque rue, en répétant le cri : Arrêtez-le! arrêtez-le! répandu comme un tocsin d'un bout de la cité à l'autre.

Favorisés enfin par un embarras de charrettes, les alguazils allaient mettre la main sur leur proie, lorsqu'elle leur échappa tout à coup, par une sorte d'enchantement, sans que personne pût dire dans quelle direction.

Le fugitif avait eu le bonheur et l'adresse de s'éclipser sous le hangar d'une maison dont les habitants le guettaient dans la rue.

Traversant la maison elle-même, il avait gagné ainsi une autre partie de la ville, pendant que les soldats dépistés se frottaient les yeux, se demandant s'il s'était englouti sous la terre ou bien envolé dans le ciel.

Après avoir parcouru de cette façon toute la ville jusqu'à l'extrémité du port, l'étranger prit le parti hasardeux de se réunir à une troupe d'ouvriers charpentiers revenant du travail à la fin du jour.

Ces braves gens comprirent avec une sympathie particulière le péril qui le menaçait, et, sans le trahir par le moindre mouvement de surprise ou de mécontentement, ils continuèrent de marcher autour de lui jusqu'à un vaste atelier où quelques-uns entrèrent.

Notre homme pénétra sans façon avec eux dans cet asile offert par la Providence, et, au bout d'une longue cour où s'étaient dispersés ses compagnons, il se trouva seul devant une petite cabane avec un personnage de figure très-singulière.

XXXI

Le Sauveur inconnu.

Ce personnage semblait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Il était de petite taille, et extrêmement maigre. Il marchait en se courbant comme accablé de fatigue. Quelques cheveux d'un blond ardent partaient de derrière sa tête pour remonter sur son

crâne à moitié chauve, et retomber sur son front jusqu'à ses sourcils. Une moustache rousse, épaisse et longue, ombrageait sa lèvre supérieure, de façon à cacher une bouche privée de la plupart de ses dents. Cette infirmité rapprochait disgracieusement le nez et le menton; le premier rabattu en bec de perroquet, le second allongé et relevé outre mesure.

De pareils traits ne donnaient aucune grandeur à la physionomie du personnage, et cependant il gardait sous ses habits d'ouvrier l'attitude et les manières d'un homme habitué au commandement absolu.

L'aventurier soupçonna qu'il avait devant les yeux un faux charpentier; mais ce soupçon fut trop vague pour qu'il se permît de le laisser paraître.

D'ailleurs l'autre ne lui donna pas le

temps de réfléchir, et il lui demanda brusquement :

— Qui êtes-vous ?

Comme la réponse se faisait attendre :

— Qui êtes-vous ? reprit-il, et pourquoi fuyez-vous ? Parlez franchement ! Pourvu que vous ne soyez ni un fripon, ni un assassin, vous serez le bienvenu !

— Alors, repartit l'étranger avec abandon, je suis un soldat poursuivi pour avoir violé sa consigne.

— Soldat de qui ? demanda vivement l'ouvrier.

— Soldat de Christine.

— Et quelle consigne avez-vous violée ?

— J'ai fait évader deux soldats carlistes dont la garde m'était commise.

De ces deux réponses, la première avait fait rougir l'ouvrier de colère; la seconde le fit sourire avec douceur, et il dit à l'aventurier :

— Merci !

— Maintenant, ajouta-t-il, que prétendez-vous faire, et en quoi puis-je vous être utile? Vous paraissez pressé, je le suis moi-même; ainsi, dépêchons, s'il vous plaît.

Après avoir réfléchi un instant, l'étranger déclara qu'il croyait n'avoir rien de mieux à faire que de quitter le pays le plus tôt possible, et il pria son hôte de lui en faciliter les moyens.

— Et quelle route voudriez-vous prendre?

— Mais... celle de la France, si cela se pouvait.

— Pardieu ! c'est votre étoile qui vous a

conduit près de moi. Je m'embarque précisément pour la France dans une demi-heure; ainsi nous allons partir ensemble, à moins toutefois que le voyage par mer ne vous convienne pas.

— Au contraire, il me convient fort!

— Eh bien, une chaloupe m'attend au Môle, prête à lever l'ancre. N'avez-vous rien à faire ou à prendre dans la ville?

— Rien; je suis comme le philosophe, j'emporte tout avec moi.

— Et moi aussi.

L'artisan jeta sur son épaule son sac de cuir, et fit signe à l'aventurier de le suivre.

Mais ce dernier l'arrêta sur la porte de la cabane.

— Un moment, je vous prie. Bien que je

sois étranger à I..., comme je viens d'y attirer l'attention générale, le premier passant peut me reconnaître à mes habits et remettre la police à mes trousses.

— Le fait est que votre costume est assez singulier !... Vous avez raison. Tenez, prenez ma veste et mon béret ; joignez-y mon sac, et le diable n'y verra plus rien.

Ce travestissement fut l'affaire d'une minute.

Mais quand l'étranger vit son hôte endosser son habit en lambeaux, au lieu d'aller chercher une autre veste :

— Que faites-vous? lui dit-il. Vous allez attirer sur vous le danger qui me menace : on vous prendra pour moi, et on vous arrêtera.

— Soyez tranquille ! Tout ignoré que je

sois à I..., si quelqu'un porte les mains sur moi, je n'aurai qu'un mot à dire pour être relâché à l'instant.

Le ton solennel dont furent prononcés ces mots fit reculer l'étranger de surprise.

— Qui donc êtes-vous? demanda-t-il à l'artisan, en le considérant des pieds à la tête.

— Un hidalgo voyageant pour affaires, répondit celui-ci avec un soupir, en montrant un passe-port du gouvernement de Christine, et en jetant un manteau sur ses épaules.

Tous deux prirent le chemin du Môle.

L'étranger marchait devant pour arriver plus vite, et l'autre le suivit à distance, de peur de le compromettre.

Comme le premier l'avait prévu, l'habit

du second attira l'attention d'un officier de police et d'un groupe d'alguazils ; mais il ne leur eut pas plutôt montré ses papiers, qu'ils s'éloignèrent avec respect en balbutiant mille excuses...

L'aventurier avait passé pendant ce temps-là, et son compagnons le rejoignit en peu d'instants.

Quelques minutes après, les deux voyageurs étaient en sûreté, et la chaloupe qu'ils montaient, avec une vingtaine de compagnons de voyage, mettait à la voile, par un coucher de soleil orageux, sous une violente brise de sud-ouest.

Le lieutenant remarqua que la plupart de ces compagnons n'étaient autres que les charpentiers déjà rencontrés par lui...

XXXII

Chemin faisant.

Pendant que nos personnages voguent sans accident, il est temps de faire reconnaître l'étranger, dont on a soupçonné peut-être le nom.

Cet étranger n'est autre que notre ami, le lieutenant d'Hervilliers.

Après avoir couru l'Espagne depuis 1838, et avoir fortement contribué, pour sa part, à la déconfiture du Prétendant, d'Hervilliers était arrivé jusqu'à I..., où son régiment était chargé de rejeter hors d'Espagne ou d'arrêter les derniers défenseurs de Charles V.

Or, parmi les prisonniers qui avaient été placés sous sa garde, il s'en était trouvé deux qu'il n'avait pu abandonner aux fusils christinos.

On nommera ces prisonniers quand le temps en sera venu, et ce moment ne se fera pas longtemps attendre.

Violant, comme il avait dit, sa consigne pour les arracher à la mort, d'Hervilliers les avait fait évader de prison, leur avait donné le moyen de s'embarquer pour la France, et avait été saisi par ses camarades, lorsqu'il

se disposait à s'embarquer à son tour.

Un tel crime, assurément, ne méritait pas moins que la mort ; et le Français allait savoir ce que pèsent une douzaine de balles espagnoles, lorsque, employant à son propre profit la dextérité qu'il avait mise au service des autres, il s'était échappé des mains des christinos, dans le simple appareil... d'un condamné qui évite la fusillade.

On sait le reste, et on peut retourner sur la chaloupe.

Pendant une demi-heure, la navigation fut heureuse, quoique difficile.

Mais à peine le soleil fut-il disparu, que le vent s'éleva avec force, et que, le tonnerre se joignant à l'ouragan, une véritable tempête éclata sur le golfe.

Le trouble et l'agitation des passagers furent bientôt, ainsi qu'il arrive toujours, en

rapport parfait avec le désordre des éléments; et, le péril devenant de minute en minute plus manifeste, l'effroi des voyageurs se compliqua insensiblement du désespoir de l'équipage.

Tout le monde était debout sur le pont, se regardant en silence, ou s'accrochant, avec des cris terribles, aux câbles et aux manœuvres.

Deux hommes seuls conservaient leur sang-froid au milieu de la consternation générale.

C'étaient d'Hervilliers et son sauveur inconnu.

L'un se tenait tranquillement assis sur le bastingage de l'arrière, et l'autre était en face, immobile, les bras croisés sur la poitrine.

Tous deux regardaient attentivement le timonier qui maniait la barre; mais le pre-

mier semblait surtout épier son courage, et le second son habileté.

Tout à coup, le marin, aveuglé par une vague affreuse, et presque renversé sur le tillac, perd en même temps, tout Espagnol qu'il soit, sa force de cœur et sa présence d'esprit.

Ne sachant plus où est sa barre, ignorant où il est lui-même, étourdi par les clameurs qui retentissent à ses oreilles :

— A Dieu va! nous sommes perdus, s'écrie-t-il, en tombant à deux genoux, et implorant tous les saints du paradis, comme la seule puissance capable d'arracher la chaloupe au naufrage.

A ce cri désespérant, pris pour un signal de mort, chacun répond par un sanglot d'agonie, et un désordre affreux règne dans l'embarcation en dérive.

Alors, d'Hervilliers seul domine ces cris et ces plaintes de sa voix tonnante; il s'avance d'un pas ferme vers le pilote, et il lui crie, en achevant de le renverser du pied sur le pont:

— Va dire ton rosaire, capucin! et laisse-moi gouverner ta barque!

Né, comme on l'a dit, aux environs de Bayonne, et élevé pour ainsi dire sur la mer, le lieutenant n'avait point oublié l'art de faire manœuvrer une embarcation.

Il prend donc la barre à deux mains, il commande une manœuvre décisive aux matelots raffermis par son exemple; il dirige la chaloupe, avec une précision merveilleuse, entre les montagnes d'eau qui la menacent et les rafales dont elle est assaillie; il gagne ainsi une côte abritée du vent, où la navigation redevient facile; et, ren-

dant alors le gouvernail au timonier stupéfait, il retourne à sa place sur le bastingage, sans prêter seulement l'oreille aux peureux rassurés qui le comblent d'actions de grâces.

Cependant un homme seul paraît mériter son attention; c'est l'inconnu qui ne l'a pas quitté des yeux pendant cette admirable manœuvre.

Il s'approche alors du lieutenant en lui tendant la main :

— Mon ami, lui dit-il, en homme qui sait apprécier le courage, je ne vous aurais pas cru aussi habile et aussi intrépide que vous l'êtes! Je suis plus heureux que jamais d'avoir pu vous être utile, et si j'ai droit à quelque reconnaissance de votre part, je vous demanderai votre nom et votre histoire.

— Mon nom?

— J'y tiens.

— Qu'en ferez-vous ?

— Je le placerai à son rang dans mon estime.

— Charles-Paul-Édouard d'Hervilliers. Je vous ai dit que j'étais lieutenant de la légion française dans l'armée constitutionnelle.

L'inconnu fit un mouvement d'humeur et reprit :

— Votre histoire maintenant ?

D'Hervilliers se mit à rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— Pourquoi je ris ?

— Ah ! ah ! ah !...

— Eh bien ?

— Eh bien, si vous me prenez pour un

héros, vous serez en quelque sorte attrapé, noble Espagnol.

— Contez toujours.

D'Hervilliers allait commencer, lorsqu'il se ravisa brusquement :

— Ah çà mais, vous qui me demandez mon nom et mon histoire, comment vous appelez-vous vous-même, hidalgo déguisé en artisan ?

— Je vous ai dit que je voyage pour affaires...

— Pour affaires secrètes, apparemment ?

— J'ai le droit de me cacher, comme vous en avez l'obligation. Et d'ailleurs, en ce moment, quel Espagnol peut porter son nom sur son visage ?

— C'est vrai ; mais convenons d'une chose.

— De quoi ?

— Quand je vous aurai raconté mon histoire, vous me raconterez la vôtre !

— J'y consens... c'est entendu.

— A la bonne heure !

Satisfait de cet engagement, d'Hervilliers débita à l'inconnu les aventures que l'on connaît... Et lorsqu'il arriva à l'histoire des prisonniers qu'il avait fait évader, l'Espagnol parut ému et l'accabla de questions :

— Comment ! ce vieillard aveugle et ce jeune homme blessé, que vous avez arrachés aux Christinos, était le vieux Riaz de la Sarga et don Stefano, son plus jeune fils ?

— Son dernier fils !

— Que sont devenus les quatre autres?

— Morts au service du Prétendant, dans les troupes du capitaine Cabrera.

L'inconnu baissa la tête et poussa un soupir.

— Et le vieux Pedro, reprit-il, a envoyé à don Carlos son dernier enfant?

— Il lui a envoyé son dernier enfant, après avoir expédié vers la France sa nièce, fiancée de don Stefano.

A ce mot et à ce souvenir, ce fut d'Hervilliers qui soupira à son tour.

— Enfin, le seigneur don Riaz a rejoint lui-même l'armée de Cabrera?

— Lui-même, à soixante-dix ans, boitant d'une jambe, et ne pouvant porter que son dernier sabre et son dernier pistolet!.. Jugez si j'ai eu peine à croire mes yeux, quand je

l'ai trouvé parmi les captifs! C'est alors qu'il m'a appris tout ce que je vous raconte là : qu'il avait encouragé les soldats de la voix, quand il ne pouvait les encourager de l'exemple; qu'il s'était trouvé partout à côté de son dernier enfant; qu'il avait eu le bonheur de recevoir dans les yeux un éclat de mitraille qui s'adressait à don Stefano!...

—Pauvre vieillard! murmura l'Espagnol, en détournant douloureusement la tête.

— Et tant de dévouement est perdu! ajouta-t-il avec la plus profonde amertume.

Puis, se retournant vers le Français, et lui serrant les deux mains :

— Ah! c'est bien à vous d'avoir sauvé la vie de ces malheureux aux dépens de la vôtre! s'écria-t-il d'un ton de profonde reconnaissance.

— Je vous fais l'honneur de supposer que vous en eussiez fait autant à ma place, répondit le lieutenant avec simplicité. Franchement, je ne devais pas moins à ces généreux Castillans, et je remercie le Ciel de m'avoir fourni l'occasion de m'acquitter... Sans compter que je ne me trouve pas quitte encore! ajouta-t-il en regardant le rivage de France, car je vais retrouver ici, j'espère, toute la famille de Pañola; et je leur montrerai que l'hospitalité française vaut l'hospitalité espagnole.

Comme il parlait ainsi, la chaloupe entrait dans le petit port d'Aï***, et une foule inaccoutumée se pressait autour du débarcadère.

— Eh bien! dit-il à l'inconnu, vous n'avez plus que le temps de me rendre la pareille et de recevoir mes remercîments.

Votre nom et votre histoire, s'il vous plaît, noble compagnon de saint Joseph ?

— Vous allez savoir l'un et l'autre en débarquant, répondit le faux ouvrier, qui échangea un signe avec quelqu'un sur le rivage...

D'Hervilliers aperçut une femme de la plus grande beauté, donnant le bras à un jeune homme, au milieu d'un groupe entouré d'une foule curieuse.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit le lieutenant, et quels sont donc tous ces mystérieux personnages?

XXXIII

Conclusion.

Pendant que les passagers débarquaient, et que d'Hervilliers suivait son compagnon d'un œil étonné, un grand mouvement s'opéra tout à coup sur le port.

Le maire et les autorités de Bayonne, l'écharpe à la ceinture, apparurent à la tête d'un bataillon d'infanterie légère.

L'inconnu s'avança de lui-même au-devant d'eux, et, prenant par la main la femme et l'homme qui l'attendaient au rivage, entouré des prétendus charpentiers qui avaient fait route avec lui, il adressa au maire les paroles suivantes :

— Le roi Charles V, la princesse de Beira, l'infant don Sébastien, et leurs derniers compagnons, demandent un refuge à la France.

L'éblouissement de d'Hervilliers fut tel, qu'il ne put entendre la réponse du maire.

Il sentit une main toucher son épaule et une voix murmurer à son oreille :

— Vous étiez digne de servir la bonne cause !

Puis, don Carlos et sa suite disparurent avec le bataillon, tandis que les assistants se disaient à voix basse :

— Voilà donc comment se font aujourd'hui les révolutions!... Un homme qui passe d'une frontière à l'autre... Un roulement de tambour... et tout est fini !...

Quelques semaines après, on célébrait un mariage dans une jolie maison du village d'O***, situé à une lieue et demie de Bayonne.

Cette maison était le modeste patrimoine laissé à d'Hervilliers par sa famille, et ce mariage était celui de don Stefano Riaz et de doña Manuela d'Avilez.

L'homme qui conduisit la fiancée, ou plutôt qui fut conduit par elle à l'église, était un vieillard aveugle et infirme, qui semblait faire ses derniers pas vers la tombe.

Quand les jeunes époux eurent échangé

leurs anneaux sous les bénédictions du prêtre, ce vieillard dit en élevant ses yeux où deux larmes brillaient à la place du regard :

— Vous m'avez ôté quatre fils, ô mon Dieu ! et mon roi mourra comme moi sur la terre étrangère !... Mais puisque ces deux enfants sont heureux, je vous remercierai encore à mon dernier soupir !...

L'année suivante, de nouveaux fugitifs arrivaient d'Espagne en France par la frontière opposée.

Un de ces fugitifs était un homme de trente-cinq à trente-six ans, dont la figure et les habits fixaient particulièrement l'attention.

Il portait un uniforme d'officier christino, et il avait sous le bras un paquet contenant un uniforme d'officier carliste.

Gardant le premier ou prenant le second, suivant les dispositions du pays qu'il traversait, il imitait prudemment la chauve-souris du bon La Fontaine.

— Je suis christino, voyez mon habit bleu!

— Je suis carliste, voyez mon habit vert!

A la vérité notre homme se trompait quelquefois dans ses prévisions politiques, et, montrant l'habit vert aux christinos ou l'habit bleu aux carlistes, il manqua successivement d'être victime de ses deux opinions. Mais il se tira encore d'affaire, en donnant le costume qu'il portait pour un déguisement; et bref, d'encombre en encombre, il finit par arriver sain et sauf en France, où ses tribulations cessèrent en endossant un habit français.

Ce personnage était notre ancienne con-

naissance, don Henrique Baldicas, descendant du Cid Campéador.

Après s'être déclaré ouvertement pour Christine, lorsqu'il avait cru la cause de la reine gagnée à jamais, il avait eu la douleur de se trouver compromis par cet acte de courage, et il ne faisait que précéder en France la régente elle-même, qui cédait à son tour la place au duc de la Victoire.

Quand don Henrique, arrivé à Bayonne, annonça cette nouvelle à ses amis de Pañola, d'Hervilliers leur conta la fable de *l'Huître et les Plaideurs* et celle de *Maître Aliboron.*

Chacun convint qu'Espartero était le troisième larron, et don Henrique s'écria :

— Vive le duc de la Victoire !

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

